



Pentagramme

Lectorium Rosicrucianum



Non l'ancien, mais l'universel
La kabbale en tant que processus de transformation
Spinoza et la sagesse juive
Le réalisme magique - la magie de la réalité
Le voyage de Mantao

2015 | NUMÉRO 1



La revue pentagramme paraît six fois par an en allemand, anglais, espagnol, français, hongrois, néerlandais et portugais. Elle ne paraît que quatre fois par an en bulgare, finnois, grec, italien, polonais, russe, slovaque, suédois et tchèque.

Éditeur

Rozekruis Pers

Responsable éditorial

Peter Huijs

Conception

Studio Ivar Hamelink

Rédaction

Pentagramme
Maartensdijkseweg 1
NL-3723 MC Bilthoven, Pays-Bas
e-mail: info@rozekruispers.com

Administration et abonnement

Editions du Septénaire
2 Quai Saint-Thomas
F-67000 Strasbourg, France
e-mail: info@septenaire.com
www.septenaire.com

Lectorium Rosicrucianum
CH-1824 Caux, Suisse
e-mail: admin@rosicrucianum.ch

Lectorium Rosicrucianum v.z.w.
Lindenlei 12
B-9000 Gent, Belgique
Représenté par Mme. A. De Jongh
e-mail: secl lectoriumrosicrucianum@skynet.be
www.rose-croix.be

Lectorium Rosicrucianum
2520 rue de la Fontaine
Montréal, Québec H2K 2A5 Canada
e-mail: montreal@rose-croix-d-or.org
<http://canada.rose-croix-d-or.org>

Il est possible de s'abonner au pentagramme à tout moment.

Impression

Stichting Rozekruis Pers
Bakenessergracht 5
NL-2011 JS Haarlem, Pays-Bas
e-mail: info@rozekruispers.com
www.rozekruispers.com

© Stichting Rozekruis Pers. Toute reproduction est interdite sans autorisation écrite préalable.
ISSN 1384-2072 / CCP 18-406-9

Revue de L'École Internationale de la Rose-Croix d'Or Lectorium Rosicrucianum

Cette revue veut attirer l'attention des lecteurs sur la nouvelle période où est entrée l'humanité. Le pentagramme est à chaque époque le symbole de l'homme rené, de l'homme nouveau; en même temps c'est le symbole de l'univers et de son devenir éternel au cours duquel se manifeste le plan divin. Un symbole acquiert une valeur réelle quand il incite à l'accomplissement, et quiconque réalise le pentagramme dans son microcosme, son petit monde, se trouve sur le chemin de la transfiguration. La revue **pentagramme** invite donc le lecteur à entrer dans la nouvelle période en se livrant intérieurement à une véritable révolution spirituelle.

pentagramme

Année 37 2015 numéro 1

... Voyageurs, si vous vous rendez à Paris, Melbourne, Bruxelles ou dans l'un de ces autres foyers de violence moderne sur la terre, saluez alors de notre part ceux qui sont tombés. Saluez-les et, où qu'ils s'en soient allés, faites suivre vos pensées d'amour et de liberté. Toutefois, n'entrez pas dans la rhétorique de ceux qui prétendent qu'ils donnèrent leur vie, car leur vie leur a été enlevée. Ne vous laissez pas non plus étourdir par les cris de « liberté » ou d'« opinion » car les masses ne savent pas ce qu'est la liberté. Elles ne se mettent pas en marche, elles sont mises au pas. La liberté ne vient que lorsque l'homme se met lui-même en marche dans son for intérieur. Le savoir ne naît pas avant que l'homme ne se soit démené pour se débarrasser de la honte de l'ignorance. Il y a quelque temps, nous avons mis en évidence la gnose cachée dans la sagesse soufie, qui est intérieure à l'islam. Dans ce numéro, vous pourrez vous abreuver aux rayons de lumière de la kabbale issue de la sagesse juive. Qui cherche, mû par l'aspiration, trouvera, quel que soit son lieu de naissance. Mais où que vous alliez, retenez ce poème de Al-Ma'arri datant de 1050 environ :

*Vos bouches crient : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu ! »
mais vos cœurs et vos âmes ont peur de lui faire droit.
Je le jure : votre torah (votre loi) n'apporte pas de lumière
si elle déclare que le vin y est permis.
Protégez-vous des éclairs dans les nuages,
ce sont des épées, tirées pour accomplir le Sort.
Les musulmans ont été dans l'erreur, les chrétiens ont perdu
le droit chemin, les juifs ont erré, les zoroastriens se sont égarés.
Il y a deux genres d'hommes sur la terre :
les intelligents sans religion, les religieux sans intelligence.*



Couverture : Triple blue water. Une combinaison unique d'une peinture de Pikka Blake et d'une photo de Kos Evans © CPN-Canon, Kos Evans

La barque céleste dans *Le Livre des Morts égyptien*

Non l'ancien, mais l'universel

J. van Rijckenborgh 2

La kabbale en tant que processus de transformation

Daniël van Egmond 6

Spinoza et la sagesse juive 18

L'Arbre de Vie 27

Le réalisme magique – la magie de la réalité 28

Le voyage de Mantao

C.M. Christian 34

La redécouverte de la Gnose –

III^{ème} partie 38

Nous sommes les créateurs

Nous sommes les abeilles de l'invisible 41

Non l'ancien, mais l'universel

On ne peut qualifier l'actuelle philosophie de la Rose-Croix de "moderne" que dans la façon dont elle est apportée. Son langage, ses formulations sont modernes, mais son essence est aussi ancienne que l'humanité. L'actuelle philosophie de la Rose-Croix est très classique et si parfaitement accordée à la sagesse vraiment supérieure de toutes les époques, qu'elle peut d'emblée être reconnue par l'homme qui ne possède qu'un soupçon de pré-souvenance, c'est-à-dire de mémoire originelle ou de conscience supérieure. De même, l'homme en qui parle quelque peu le subconscient, et aussi, celui qui, à partir de sa conscience intellectuelle ordinaire, s'y efforce peuvent saisir que la philosophie de la Rose-Croix a pour base un savoir universel.

J. van Rijckenborgh

Ce dont il s'agit, c'est d'accomplir une tâche selon une vérité, identique et immuable, à savoir reconduire dans la patrie originelle l'homme déchu, lui indiquer, sans y introduire la moindre modification, l'unique chemin, l'unique vérité et l'unique vie. Par contre, ce sont l'époque, la nature et la mesure de la déchéance humaine qui se modifient, en même temps que l'état physique et psychique de l'humanité. En conséquence, l'enseignement universel s'adapte à la nécessité du moment.

TOUT L'ANCIEN EST PASSÉ Nous ne voulons pas faire revivre le passé, l'ancien, mais bien faire vivre l'universel. Nous ne voulons pas mettre les anciennes méthodes à l'épreuve, mais bien la méthode universelle dans son actuel sens moral et raisonnable. C'est de cette manière que nous comprenons les paroles de

Christ : « *Tout l'ancien est passé, voici, tout est devenu nouveau.* » de même que – et apparemment en contradiction – : « *Je ne suis pas venu pour abolir la loi et les prophètes, mais pour les accomplir.* » Ce qui est éternel et impérissable se manifeste dans le temps, en accord avec le présent. Si un travail spirituel débutant ne peut satisfaire à cette exigence, alors il est stérile. Chaque mouvement spirituel est censé comprendre, dans le présent, la mission de ce qui est universel.

Que nous voulions attirer votre attention sur le passé en évoquant la barque céleste du *Livre des Morts* des anciens Égyptiens pourrait donc paraître étrange. Nous allons tenter d'en confirmer l'actualité en jetant un regard sur le passé pour changer, si possible, votre éventuel *statu quo* en un réel chemin de *rapatriement*.
« *L'ancien est passé, tout est devenu nouveau.* »
Qu'est-ce qui est devenu nouveau ?

Jan van Rijckenborgh et Catharose de Petri sont les fondateurs de l'École spirituelle de la Rose-Croix d'Or. Au sein de cette École, ils ont, par tous les moyens, expliqué et montré, par l'exemple, le chemin de la libération de l'âme, et éclairé les élèves à l'aide de textes originels de sagesse universelle.



Nun hisse au-dessus des eaux originelles la barque de Ra (le scarabée et le disque solaire) qui porte sept dieux, symbole du commencement de la création et du temps. Reproduction d'une image extraite du Livre de la mort d'Anhai (ca 1050 av. J.-C.)

Source : R.H. Wilkinson, *The Complete Gods of Ancient Egypt*, 2003

XISUTHRUS – MANOU – YIMA Quand on passe en revue les images du *Livre des Morts*, on ne peut manquer de voir représentée la barque céleste, la barque solaire. Osiris y prend place, pourvu des sept rayons. La barque est souvent équipée de sept rameurs ou de sept avirons. Parfois, Isis se tient à côté d'Osiris et sept rayons donnent forme à l'enfant Horus. Ailleurs, c'est Xisuthrus, le Noé chaldéen, qui lors de son sauvetage, se voit accompagné de sept dieux dans le navire céleste. Et lorsque le chinois Yao monte à bord de la barque, sept personnages sont auprès de lui. Pensons aussi à Manou et aux sept *rishis* qui voyagent à bord de la même arche.

Des histoires similaires se retrouvent dans les *Puranas*¹ des Indes et, surtout, dans l'*Avesta-Wendidad* perse, l'un des plus anciens livres sacrés où l'on peut lire qu'Ahura Mazda ordonne à Yima, son serviteur : « Construis un *wara* (une clôture), et ensuite un *argha* (une arche). Introduis à l'intérieur tous les germes originaux de nature mâle ainsi que ceux de nature femelle, et broie de tes mains la terre. Fais vivre toutes les lumières créées. »

Il n'en va pas différemment dans l'arche de Noé. Dans son navire solaire qui lui permet d'échapper au déluge, Noé emmène tous les principes vitaux indispensables à une authentique vie divine. Dans l'arche de l'alliance, au milieu du désert, dans l'espace le plus intérieur du tabernacle ainsi que dans le temple de Jérusalem, sont présents tous les éléments destinés à une vie céleste véritable.

Dans le Nouveau Testament, il est question des sept anges qui embouchent successivement sept trompettes. Lorsque le septième ange eut sonné de la trompette, de fortes voix retentirent, c'est ce que nous lisons au onzième chapitre de l'Apocalypse. Les voix jubilent : tous les aspects du cosmos planétaire procèdent de notre Seigneur et de son Christ. Au ciel, le temple divin est ouvert et, au milieu, l'élève découvre que l'arche, la barque solaire, le navire céleste a atteint sa destination.

UN CHANTIER, UN VAISSEAU CÉLESTE Ainsi notre conscience comprend que la barque d'Osiris telle qu'elle est représentée dans le *Livre des Morts* égyptien est la même que celle du visionnaire de Patmos. La signification en est identique. Pour mettre en lumière que celle-ci est immuable, nous reprenons le cas du navire céleste de Yima dans le *Wendidad*. Yima commence par établir un *wara*, un enclos, un lieu de travail. Dans ce *wara*, il construit, suivant la loi de la vie universelle, un *argha*, un nouveau véhicule. L'homme du *wara* est le franc-maçon qui travaille avec le nouveau marteau et la nouvelle parole. C'est l'homme qui crée un nouvel atelier, il prend expressément ses distances à l'égard de la vie terrestre, il entre dans le nouveau champ de vie pour y confectionner son *argha*.

Le navire céleste, la barque solaire, l'*argha*, sont toutes des désignations mystiques de l'homme divin qui a accepté d'entreprendre le voyage de retour vers la patrie originelle. Pour ce faire – voyager et construire – il faut un *wara*, un cadre. L'élève doit, fondamentalement et structurellement, se distancer de la vie terrestre. Il doit renoncer à une conduite et une méthode manifestement erronées. Il doit réduire la terre en poussière, abandonner le moi de la nature et, à l'intérieur du *wara* qu'il s'est constitué, créer un homme nouveau, un vaisseau céleste à l'aide duquel il pourra entrer dans le temple de Dieu. De cette manière, il mettra fin à sa course à travers le passé.

Le système d'attouchement et de stimulation divins, qu'il soit le rapatriement selon *Le Livre des Morts* ou selon l'*Apocalypse*, est le même. Aussi nous comprenons ce qui est dit de Jésus le Christ : « J'ai rappelé mon fils d'Égypte. » Ces paroles font allusion à l'immuable message de salut, la tâche une et invariable, l'unique chemin, la vérité unique, et au métier de constructeur, toujours identique. L'ancien est passé, tout est devenu nouveau.

Dans quel sens nous faut-il comprendre cela dans le présent ? L'ancien se manifeste tou-

jours d'une manière nouvelle en accord avec l'époque, la tâche et les circonstances d'une vague de vie humaine. Une fois encore, résonne un *Hora est* qui correspond aux développements à l'intérieur de ce cosmos. C'est la raison pour laquelle beaucoup d'apprentis-maçons se préparent à construire leur *wara* et leur *argha*. Le temps des valeurs symboliques et voilées est passé. Dans l'École spirituelle actuelle, il est question des sept fois sept aspects du microcosme correspondant aux sept champs de vie. Avec leurs noyaux de conscience correspondants, ces sept *rishis* et leur propre état de vie, peuvent être régénérés.

LE NOUVEAU SE PRÉSENTE Il y a une force et il y a un attouchement. Nous parlons du nouveau champ de vie et, en rapport avec cela, d'une nouvelle École de conscience supérieure qui doit aider l'homme septuple à ériger son *wara*. Pour s'orienter, l'élève dispose d'une philosophie détaillée et clairement définie. Dans sa progression sur le nouveau chemin, il doit s'opérer une séparation évidente entre ceux qui sont à l'extérieur du *wara* et ceux qui sont à l'intérieur, entre l'intérieur et l'extérieur du chantier. Ceci a des conséquences énormes. Une personne demeure dans la vie ordinaire, une autre monte dans son vaisseau céleste en vue d'une transformation totale. Pour réussir, cette transformation doit prendre en compte les conditions spirituelles, cosmiques et atmosphériques de l'époque. Raison pour laquelle les anciennes écoles sont dépassées, suivre les vieilles méthodes n'a pas de sens. Même celles d'il y a cinquante ans n'ont plus de portée libératrice. Ce qui est ancien est dépassé, le nouveau se présente. Voilà pourquoi nous parlons de la Rose-Croix moderne, de la nouvelle philosophie et de la nouvelle École de conscience. De même que le Fils fut rappelé d'Égypte, ces activités le sont aussi. Autrement dit, elles trouvent dans *Le Livre des Morts* de l'Égypte ancienne leur fond originel. Ces activités parlent de ce qui est universel et impérissable et elles

en témoignent en ces temps nouveaux. Cependant il est bon d'attirer votre attention sur le fait qu'être « *rappelé d'Égypte* » a encore une autre signification. Le terme "Égypte" peut également se traduire par "ténèbres". Dans ce sens, il faut interpréter la parole sacrée comme suit : « *J'ai rappelé mon fils des ténèbres.* » Ceci peut receler une leçon importante car jamais il ne fut autant question de ténèbres qu'à notre époque. Y eut-il, tout au long de l'histoire mondiale, des épisodes d'un tel désarroi et d'une telle dégénérescence qu'aujourd'hui ? Or, dans cet état ténébreux, chaque "Fils de Dieu" est rappelé. Tout être humain est porteur du véritable enfant de Dieu dans son système microcosmique ; il est enchaîné dans les apparences humaines et le mensonge ; il est captif de la nuit et de l'ignorance. Ce noyau, emprisonné et enchevêtré, est à présent rappelé par Dieu lui-même. L'appel de Dieu ne peut se réduire à une voix qui émeut notre conscience et éveille la pré-souvenance, c'est également une force actuelle qui touche le monde entier et l'humanité dans son ensemble, une force qui occasionne des développements, des processus intrusifs profonds. Cet appel demande donc que l'on ait la volonté et l'énergie de réagir consciemment, harmonieusement et intelligemment à la force divine du présent. Voilà pourquoi réfléchir aux choses passées n'a plus aucun sens, hormis pour prendre en considération l'exigence actuelle. C'est uniquement si la parole « *J'ai rappelé mon fils d'Égypte* » acquiert une réelle signification et si la nouvelle franc-maçonnerie trouve de fervents constructeurs, que cette force divine du présent devient opérante en l'homme. ☸

1) Purana : *purana* signifie "ancien" ou "vieux"; c'est le nom d'un groupe de textes de la littérature indienne, composés entre 400 et 1000 de notre ère. Ces récits sont des contes mythologiques, religieux et historiques.

La kabbale en tant que processus de transformation

Celui qui lit le Zohar tente de faire parler le texte lui-même, de laisser le texte se dévoiler au travers des mots, au travers des concepts qu'il s'est forgés au cours de sa vie. C'est ce dont témoigne Daniël van Egmond qui, au cours d'un symposium organisé par la Fondation Rose-Croix, présenta une pénétrante vision de la pensée mystique juive telle qu'elle s'exprime dans la kabbale.

N ombreux sont les ouvrages qui traitent de la kabbale, surtout de la kabbale juive ou chrétienne, mais s'il y en a un d'essentiel, c'est bien le *Zohar*, le *Sepher Zohar*, *Le livre de la Splendeur*. C'est un livre mythique dont l'auteur serait Rabbi Shimon Bar Yochaï. Celui-ci vécut au premier siècle de l'ère chrétienne et échappa, sous Hadrien, à la persécution des Romains. Dans la grotte où il se réfugia avec son fils, il eut toutes sortes de visions. Après treize années passées dans cette grotte, il rédigea le *Zohar* en araméen, la langue de l'époque.

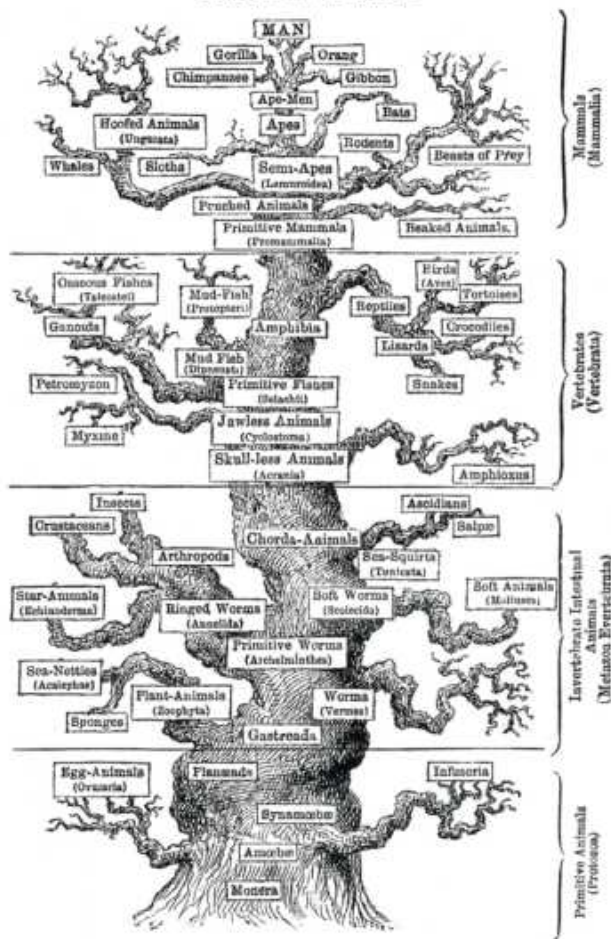
LE CŒUR DU ZOHAR Du point de vue académique, ce livre parut probablement bien plus tard, vers le treizième siècle. Pourtant, il relate nombre d'histoires, mythes et symboles qui remontent certainement au début de notre ère, si ce n'est à une époque antérieure. À vrai dire, le *Zohar* constitue un ensemble remarquable : il ne s'agit pas vraiment d'un livre mais plutôt d'une bibliothèque de plus de vingt-cinq traités. La partie principale, intitulée le *Midrash*, est une exégèse, ou commentaire mystique de la Bible – disons une tentative de dévoiler la signification profonde de la Genèse, de l'Exode et de quelques fragments de livres bibliques plus tardifs. Une traduction anglaise du *Zohar* est en cours ; elle comportera douze volumes, d'environ cinq cents pages chacun. Dans le *Midrash* sont insérés toutes sortes de traités, et il faut de la patience avant d'être introduit dans sa partie



DANIËL VAN EGMOND ET LA PENSÉE MYSTIQUE JUIVE



PEDIGREE OF MAN.



L'arbre de vie ou arbre généalogique de l'homme, d'après le philosophe de la nature Ernst Haeckel (1874)

essentielle, le *Zohar*, lui-même en trois parties : - *Le livre du mystère caché*, qui comprend douze à vingt pages en araméen ; - *Le livre de la grande assemblée* ; et - *Le livre de la petite assemblée*. Ces deux derniers sont des commentaires du premier et tous trois forment le cœur du *Zohar*. Toutes les autres études dont se compose le *Zohar*, ces milliers de pages à parcourir constituent une sorte de préparation à la découverte des mystères cachés. Comment s'effectue la lecture du *Zohar* ? Il ne se lit pas comme n'importe quel livre, pas plus que la Bible quand on l'aborde avec un esprit

mystique. On essaye de laisser parler et se dévoiler le texte lui-même au travers des mots et des concepts qu'on s'est forgés au cours de sa vie, mais en étant, pour ainsi dire, illuminé par l'Esprit-Saint. En effet, selon les kabbalistes, le *Zohar* est un texte sacré au même titre que la Bible et le *Talmud*. Dans le judaïsme kabbalistique, il tient la troisième place parmi les livres sacrés. Mais pour qu'il nous soit un texte sacré, il faut s'y ouvrir, le lire, non avec l'intellect, mais à partir du cœur et éclairé par l'Esprit-Saint. C'est un texte qui vous forme, vous transforme, parce qu'il est symbolique. Les symboles vont au-delà de l'intellect. Plus on s'ouvre aux symboles, plus ils se mettent à vivre en nous, plus ils vont transformer lentement mais sûrement notre personnalité, et procéder à l'éveil de l'homme intérieur.

L'ARBRE DE VIE Revenons à ces milliers de pages de commentaires du *Midrash*. Ce qui se cache dans toutes les histoires relatées, ce sont les expressions relatives à l'« arbre de vie ». Il faut savoir que les premiers lecteurs du *Zohar* ignoraient ce concept. À la lecture de ces narrations ils essayaient de visualiser, de se représenter, grâce aux multiples symboles, les différentes *Sephiroth* ; l'arbre de vie commençait à prendre racine en eux. Ainsi, lorsqu'ils abordaient ledit *Livre du mystère caché* - particulièrement abscons, et pas seulement au premier abord - l'arbre de vie était déjà vivant en eux.

LE GRAND VISAGE Pour le kabbaliste, qu'il soit

Le Zohar est, aux côtés de la Bible et du Talmud, le troisième écrit sacré dans la sagesse de la kabbale

juif ou chrétien, l'arbre de vie s'apparente un peu au squelette. Il offre une structure, mais il n'est pas achevé. Il lui manque quelque chose. C'est justement dans ce *Livre du secret caché* que quelque chose de nouveau apparaît. Soudain, l'arbre de vie n'occupe plus la place centrale, par contre il semble s'épanouir sous forme de trois personnes, parfois cinq. Sans doute savez-vous que l'arbre de vie comporte des subdivisions. Il y a tout d'abord les trois *Sephiroth* supérieures *Kether*, *Chokhmah*, *Binah*, appelées « le Grand Visage ». Il ne faut pas entendre ce terme de "visage", comme celui d'un homme mais bien d'une "personne" avec laquelle vous pouvez entrer en relation d'une manière ou d'une autre.

Les six *Sephiroth* suivantes, de *Gebourah* à *Malkhouth* et la septième qui est cachée, forment « le Petit Visage ». *Malkhouth*, la dernière à partir du haut, est la Fille, c'est-à-dire la communauté ou l'Église ; elle correspond, dans la terminologie kabbalistique chrétienne, au Saint-Esprit. Car les chrétiens qui découvraient cet ouvrage y reconnaissaient le Père, Le Fils et le Saint-Esprit. Ce sont d'ailleurs des chrétiens qui firent imprimer le *Zohar* ; auparavant cet ouvrage n'existait que sous forme de manuscrit. Par la suite, *Le Livre du mystère caché* et deux commentaires furent traduits en latin. Certains juifs y voyaient la preuve que le *Zohar* était en réalité une sorte d'écrit "crypto-chrétien" du fait que nous ne connaissons qu'un seul Dieu : *Yaweh*, ou *Jéhovah* – plus précisément « *Yod-Hev-Vav-Heh* », à

défaut des voyelles permettant d'en prononcer le nom.

IL DÉBORDE D'AMOUR *Le Livre du mystère caché* traite donc du "Grand Visage", qui est une expression du Très-Haut, *El Elyon*. Dans la Kabbale, il a pour nom *Ain Soph*, « le sans fin et sans limites » qui, humainement parlant, déborde d'amour. Toutefois, il ne peut donner cet amour que si un être l'accueille. Cet être, c'est le Fils, et n'est *Fils* que celui qui se tourne vers le Très-Haut. Alors, soudain, le Très-Haut, qui est au-delà de tout concept et même au-delà de toute forme personnelle, apparaît malgré tout telle une personne, en tant que Grand Visage. Naît alors une relation entre le Fils, qui est le Petit Visage, et le Grand Visage. Mais il ne s'agit pas d'une simple relation entre deux personnes. En effet, la force et l'amour qui affluent du Très-Haut, recueillis par le Fils, provoquent un retournement en lui, si bien que l'amour peut ensuite se répandre sur le monde. Cela, nous l'appelons une création, parce que le Grand Visage du *Livre du mystère caché* est semblable à YHVH, au Dieu du judaïsme classique. Il est le créateur, bien qu'il y ait en réalité sept créateurs, les Élohim – six plus le septième, YHVH, qui n'est autre que le noyau caché des Élohim. Il y a donc sept puissances créatrices, sept *Sephiroth* inférieures qui se consacrent à la création. Ceci trouve son expression dans les sept jours de la création. Il faudrait dire : les six jours de la création car rien ne fut créé le

septième jour, ainsi que nous le lisons dans la *Genèse*. L'important est de saisir que cette "création" est un acte qui a trait à une relation entre personnes ; ensuite que tout ce qui s'exprime dans la création est porteur de l'image du Fils, de cette personne. C'est dire que tout ce qui existe dans la création est symboliquement, d'une manière ou d'une autre, une personne. La création dont il est question n'est pas celle de notre monde terrestre, mais elle se rapporte à un monde situé,

s'unir au Fils. En résumé, dès le départ du *Dzenioutha – Le Livre du mystère caché* – les relations personnelles deviennent centrales, ce sont des relations d'amour. Dieu est amour et toute la création exprime cet amour. Or l'amour implique de recevoir et de donner. Dans ce même livre, nous est conté qu'avant la création du monde, relatée dans la *Genèse*, une tout autre création avait eu lieu. Elle était l'œuvre des anges ainsi que des grands archanges qui reçurent pour mission de recevoir

**YHVH est le noyau caché des Elohim,
les sept forces créatrices.
Les sept Sephiroth inférieures,
qui veillent sur la création,
trouvent leur expression
dans les sept jours de la création**

pourrions-nous dire, *derrière* celui que nous connaissons et que nous appelons le paradis. Recueilli par le Fils, le Très-Haut qui se tient au-delà du tout, lui apparaît comme le Grand Visage, comme le Père. Nous, êtres humains, ne sommes pas en mesure de parvenir jusqu'à Lui, si ce n'est par le Fils, selon les paroles de Jésus. Ceci permet de comprendre que les chrétiens des XVI^e et XVII^e siècles aient été tellement fascinés par ce texte.

« Nul ne vient au Père que par moi. » Toute personne qui veut faire l'expérience du Très-Haut doit, d'une manière ou d'une autre,

l'amour venant du Très-Haut et de le restituer au moyen d'hymnes et de prières. Ainsi un continuel mouvement d'échanges avec le Très-Haut était-il entretenu – une dynamique du recevoir et du donner.

ÉLOIGNEMENT ET RETOUR, CHUTE ET DÉLIVRANCE *Le Livre du mystère caché* relate qu'il y eut des anges qui, à un moment donné, voulurent bien recevoir mais non plus donner. Dès lors, la situation se détériora. L'alliance cosmique se trouva rompue. L'ange se transforma en Satan, ce fut le début de tous les

maux. C'était vouloir s'appropriier l'amour : accepter de recevoir mais refuser de transmettre. Le Très-Haut, contemplant la toile de la première création du monde angélique, observa qu'elle était déchirée, non par l'œuvre d'un seul, mais finalement par une foule d'anges qui n'accueillaient plus, qui ne donnaient plus. Ceux-ci plongèrent dans les ténèbres profondes. Or comme le Très-Haut est débordant d'amour, il voulut coûte que coûte que ces anges fussent sauvés. Alors vint l'œuvre de création telle qu'elle est décrite au premier chapitre de la *Genèse*, une création qui a pour but de délivrer le mal. Je dois reconnaître que quand j'ai lu cela pour la première fois, j'ai trouvé cette vision très émouvante : la création – ce n'est pas encore tout à fait notre création – ça va venir – mais celle qui est décrite dans la *Genèse*, au chapitre I, est créée en vue de la délivrance du mal.

Tout ce qui existe prend part à cette œuvre de délivrance. La place occupée au ciel par le plus important des anges déchus, Satan, devait être reprise et c'est pourquoi Adam fut créé, comme nous le lisons au deuxième chapitre de la *Genèse*. Il y est dit qu'Adam – qui signifie "homme", à la fois masculin et féminin, androgyne donc –, est créé, formé par Yod-



Hev-Vav-Heh Élohim. Cela signifie qu'YHVH en tant que Fils – assisté des six autres Élohim – façonne Adam à partir de quelque chose qui jadis était souvent traduit par "champ" ou "terre". Or, en langue hébraïque,

le mot *Adamah*, avec un 'h' final, se rapporte à l'Adam féminin, la Mère. Adam est donc formé à partir de la Mère *Adamah* puis YHVH Élohim lui insuffle la vie. Le texte hébreu comporte plusieurs termes qui correspondent à cette histoire du Grand Visage (le Très-Haut), du Petit Visage et de la Fille. Quelle est cette histoire du souffle transmis ?

NE PAS RETENIR LE SOUFFLE Le Saint, béni soit son nom, insuffle à Adam son propre souffle de vie. Évidemment, ce souffle n'est pas physique, c'est la force vitale. Ce souffle qui est du Saint s'appelle *neschamah*, souvent traduit par "âme". Cette âme est considérée comme triple : *Kether*, *Chokhmah*, *Binah*, soit précisément les trois *Sephiroth* supérieures. Émis par la bouche du Très-Haut (symboliquement parlant), le souffle pénètre tous les niveaux de la réalité. Il devient tel un vent, *rouach*, souvent traduit par "esprit", mais parfois aussi par "âme". Il entre par le nez d'Adam, à peine formé par *Adamah*, la terre rouge, sa Mère, et lui permet d'inspirer. Adam *in-spire* tandis

que le Saint *ex-spire*. Tout empli de ce souffle, Adam passe par une phase de repos – appelée *nephesh*, la troisième âme. Entre-temps, le Saint, à court de souffle, a besoin d'inspirer. À l'inverse, le *nephesh*, apaisé en Adam, commence à sortir de son repos et redevient *rouach*, il traverse tout et revient chez le Saint en tant que *neschamah*. Précisons qu'il n'est toujours pas question ici de respiration physique, celle-ci manifestant le côté extérieur de ce processus intérieur. En effet, nous ne sommes pas encore sur le plan de ce monde physique.

Dans cette histoire, il est important de voir que, par cette respiration, Adam est relié, sans discontinuer, au Saint, béni soit son nom. Il l'est d'instant en instant ! Il faut bien comprendre que cette histoire est mythique, or les mythes traitent de ce qui se passe ici et maintenant, et ne concernent absolument ni l'espace, ni le temps ni le passé. Ce processus de respiration a lieu dans le présent. De seconde en seconde, chacun de nous reçoit le souffle et chacun de nous est formé, créé "âme vivante".

Ceci vous permet de voir ce dont il s'agit : s'ouvrir au souffle afin de le recevoir et, également, de le rendre, de ne pas le retenir. Voilà comment Adam prend vie, il est ensuite placé dans le paradis. Dans la terminologie des quatre mondes, le paradis correspond au monde de *Yetzirah*, le monde des symboles, le monde des mythes. Ce monde n'a rien à voir avec l'inconscient collectif de Jung, car le

monde de *Yetzirah* est beaucoup plus réel, sa force d'*étreté* bien plus importante que celle de notre monde d'expériences sensorielles. Nos sens ne perçoivent sur la terre que les ombres de ce qui est du paradis, ce monde de *Yetzirah*.

ADAM L'INTERMÉDIAIRE Placé dans le paradis, Adam reçoit une mission. Il doit nommer les animaux, c'est-à-dire tous les êtres vivants. Comment Adam remplit-il cette tâche ? Non en imaginant des noms mais en s'orientant sur le Saint et en pénétrant, par la contemplation, dans le pouvoir du penser de Dieu. Là lui apparaissent les types primordiaux de tout ce qui vit dans le paradis et il reçoit le nom exact qu'il peut ensuite "donner". Cela signifie qu'il a la capacité de transmettre à toute créature son essence. Adam crée ainsi le pont entre le ciel et le paradis. Adam, lui, n'a pas seulement un corps paradisiaque, il porte déjà en lui le germe d'un corps terrestre. Or c'est dans la partie terrestre de la création que tous les anges de la chute sont pour ainsi dire emprisonnés. La raison principale de la création d'Adam est de servir d'intermédiaire entre les cieux et les enfers, raison pour laquelle, par son corps de lumière, il doit autant être relié aux cieux que, par son noyau terrestre, il l'est aux enfers.

Si on dit souvent qu'Adam doit faire le lien entre le ciel et la terre, à strictement parler, il serait plus exact de dire : entre le ciel et l'enfer. Ce lien n'est possible que si Adam est

continuellement ouvert au Saint, conscient de recevoir de lui son souffle, d'accéder par la contemplation à son pouvoir du penser pour transmettre cela en tant qu'essence, en tant que "nom" à tout ce qui vit. Par ce moyen, les anges qui se sont corrompus du fait de la chute, peuvent à nouveau être reliés à leurs types primordiaux célestes et, ainsi, être libérés de l'enfer. La suite de l'histoire est bien connue : Adam va commettre la même erreur que celle des anges déchus. À un moment donné, il découvre le monde où tous les symboles célestes trouvent une expression concrète tellement attrayante que, d'une certaine manière, il voudrait – non pas s'en emparer – mais quand-même, se les attribuer. C'est ce que symbolise la scène de la pomme. Adam se détourne alors du Saint et se tourne totalement vers ce monde. Ce qui revient à dire qu'il reçoit tout du Saint mais qu'il refuse d'en assurer la transmission. Il veut tout garder pour lui et devenir, ainsi, autonome. Voilà précisément la raison pour laquelle Adam est chassé du paradis. On pourrait dire que, de ce fait, il quitte lui-même le paradis. À cette occasion, un autre fait intervient au paradis : la séparation entre le masculin et le féminin. Mais ceci est un sujet en soi.

NOTRE NOM VÉRITABLE Les trois âmes, *neschamah*, *rouach* et *nephesh*, correspondent aux "Personnes" décrites dans *Le Livre du mystère caché*. *Neschamah* est le Grand Visage, le Père ; *Rouach* est le Petit Visage, le Fils ; et *Nephesh*,

la Fille, le Saint-Esprit. Puisque, comme Adam, nous avons quitté le paradis et sommes en ce monde, il n'y a plus que l'âme *nephesh* pour nous faire vivre. Toutefois nous recevons encore quelque chose du souffle du Saint, sans quoi nous ne pourrions nous maintenir en vie. Par contre, nous ne sommes plus ouverts au Très-Haut, ni au Fils, et, sur la base de notre personnalité, de notre multiplicité de "moi", nous tâchons de nous approprier toutes sortes de choses, de nous créer des certitudes, etc. Nous connaissons cela. Eh bien, à force de lire le *Zohar*, de l'étudier, non avec l'intellect, mais en ouvrant notre cœur à ces symboles, un pré-souvenir commence à s'éveiller en nous. Il y a une différence entre croire que Dieu existe – ce qui peut être un acte mental, issu de l'éducation – et éprouver soudainement que l'on est appelé à redevenir Adam, à sortir de cet état de fascination pour le monde des sens, à éprouver le souffle et à revivre, comme Adam, en tant que pont entre le ciel et la terre, ou, plus fort encore, entre le ciel et les enfers, afin que le mal soit délivré ! Nous ne pouvons le réaliser par nos propres moyens, ceux de notre personnalité – cela est impossible – mais nous le pouvons si nous recevons à nouveau pleinement le souffle du Saint. C'est cela l'appel, la vocation qui nous révèle que nous sommes appelés par notre nom véritable. De même qu'Adam appelait les animaux par leur nom, le Saint, béni soit-il, nous appelle par notre vrai nom. Ce n'est pas notre nom de baptême, le nom que nous don-

nèrent nos parents, mais un nom inscrit sur une pierre blanche – comme le mentionne *l'Apocalypse* de Jean – qui devient alors notre nom véritable. « Je t'ai appelé par ton nom véritable » est-il dit aussi dans *Isaïe*. Cet appel, le fait de donner un nom, a lieu à tout instant. Chacun de nous est appelé à tout moment. Nombreux sont les appelés mais peu nombreux les élus, ceux qui répondent à l'appel.

DEVENIR UNE PERSONNE Comment retrouver la relation au Fils ? On le peut en lisant, dans une réceptivité contemplative, les textes du *Zohar* ; on le peut en priant, car prier c'est respirer, et respirer c'est prier – pour autant qu'on donne au "souffle" cette signification des trois niveaux de l'âme. En recevant le souffle, par la prière, nous entrons en relation avec le Fils, avec YHVH – dans la kabbale chrétienne, avec y-h-s-h-v-h, *Ieshouah* ou Jésus. En accueillant le souffle pendant nos méditations, en nous imprégnant des symboles, en priant, nous entrons en relation plus étroite avec le Saint. Alors seulement nous devenons une "personne" plutôt qu'une personnalité. Dans *Le Livre du mystère caché*, le Grand et le Petit Visage sont aussi des "personnes". Une personne est un être unique qui ne peut être comparé à aucun autre. Mais aussi longtemps que nous ne pouvons nous tenir dans une relation de je-à-toi avec le Fils, le Petit Visage, nous demeurons une personnalité terrestre, c'est-à-dire une simple "construction" résultant de la société et de la culture. Nous

avons tous une personnalité fondée sur des influences génétiques, culturelles et provenant de l'éducation. C'est une structure psychologique artificielle. « Être une personne » est tout autre chose. Cela nécessite d'avoir une relation avec le Saint.

Pour un kabbaliste, qu'il soit chrétien ou juif, il s'agit de se *dés-identifier*. L'être humain qui se perd sans arrêt dans le monde sensoriel et psychologique, qui s'identifie à une multiplicité de choses, par ses pensées, ses sentiments, ses impulsions et sa volonté, doit apprendre, non pas tant à les repousser qu'à ne plus s'y assimiler. Ainsi se crée un espace où toutes les pensées peuvent aller et venir, que je le veuille ou non, sans que je les fasse miennes, sans m'identifier à elles.

Depuis le XVII^e siècle, nous sommes pétris de l'idée que nous sommes la source de nos pensées, de nos sentiments et de notre volonté. Or si tel était le cas, nous devrions pouvoir cesser de penser. Plus aucun flux de pensées, un mental tout à fait silencieux... Essayez ! Vous ferez l'expérience que cela ne marche pas. Conclusion : vous n'êtes pas la source de vos pensées. Ça pense à travers vous. Cela se fait par d'innombrables forces, par certains facteurs autour de vous, par d'autres individus, par des morts ou peut-être par tous ces anges qui ont chuté. Partout, sans discontinuer, des pensées et des sentiments surgissent en nous. C'est d'ailleurs nécessaire car tous ceux-ci doivent être délivrés. Cependant, ils ne le pourront pas tant que nous nous identifions à eux. Et si

Aussi longtemps que nous ne n'avons pas une relation de JE à TOI avec le Fils, avec le Petit Visage, nous demeurons une personnalité, soit rien d'autre qu'une construction déterminée par la société et la culture

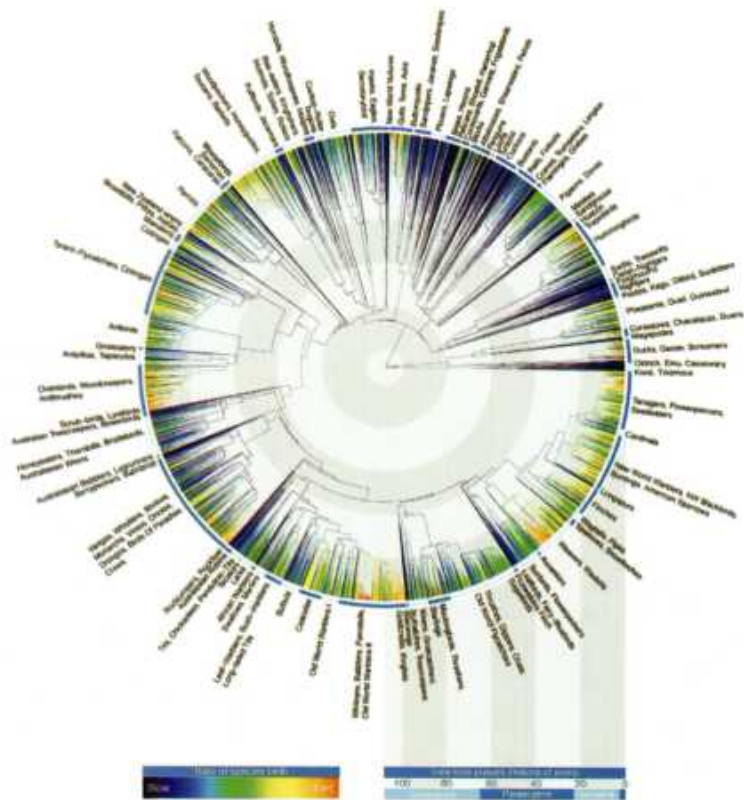


nous cédon à ces pensées, à ces sentiments et à ces impulsions, nous devenons nous-mêmes une partie du problème. La tâche d'un kabbaliste (en réalité, cela vaut pour tous ceux qui suivent un chemin religieux ou mystique) est d'apprendre à créer en nous un espace accueillant pour le Fils, ouvert et réceptif pour le Saint, un espace qui puisse recevoir le souffle où pulsions, sentiments et pensées sont admis eux aussi afin d'être transformés. Nous n'en devenons pas vraiment meilleurs, non, cela nous épuise, par contre, d'autres en deviennent meilleurs. En tant qu'Adam, c'est là notre tâche. Il va de soi qu'en travaillant de la sorte, nous-mêmes sommes progressivement transformés de personnalité en "personne". Il importe que nous prenions cette tâche sur nous

car c'est à cette fin que la création fut conçue, de même qu'Adam. En deux mots : l'homme a été créé en vue de la délivrance du mal.

LES ZADDIKIM Pour le kabbaliste, il ne s'agit pas d'une voie qui le délivrerait du monde. L'objectif n'est pas de se retirer du monde car celui-ci a justement besoin de ponts pour que le ciel et la terre (ou les enfers) se rejoignent. Dans pratiquement toutes les cultures et religions, il est mentionné qu'il faut un nombre minimal de *Zaddikim*, de *justes*, d'axes du monde qui fassent le pont entre les cieux et les enfers de la terre. Sans ces *justes*, la création serait perdue. Les passerelles sont indispensables. Chaque être humain est appelé par son nom pour devenir une telle passerelle.

Un arbre de vie moderne : représentation graphique du développement des espèces des oiseaux à partir d'un point central



Comment réaliser cette vocation ? La réponse est de se plonger dans les mythes ; ou, à l'intérieur de la tradition kabbaliste : lire le *Zohar*. En accueillant les symboles dans notre être, l'arbre de vie s'érige en nous. Arrivé au *Livre du mystère caché*, nous découvrons qu'il existe en effet un Grand Visage et un Petit Visage, qu'il nous est possible de communiquer avec eux, de faire partie d'une *Ecclési*a, d'une communauté – la "Fille" –, et de prendre part au mouvement entre les trois : le Grand Visage, le Petit Visage et la Fille. En bref, avoir été appelé par son nom, c'est avoir reçu une mission.

À cette mission, nous pouvons répondre par la prière régulière, la méditation ou par la contemplation. Nous pouvons aussi agrandir notre "espace" intérieur, non seulement pendant les heures de méditation mais dans notre vie courante. De cette manière, discrètement, nous devenons une passerelle entre le ciel et la terre. Toutefois, certains pièges se présentent. Imaginez que vous remarquiez

que vous avez pu, à un moment donné, être une telle passerelle ; le moi risque aussitôt de s'immiscer : comme je suis important, comme je travaille bien ! Dès lors vous commettez la même erreur qu'Adam : à se pencher sur soi, une fois encore, on dégringole ! Grandes sont les tentations de tout ramener à soi, de s'approprier ce qui se passe, ce que l'on reçoit. C'est ce que fit ce grand archange qu'était Lucifer, c'est ce que fit Adam, et cette inclination, nous l'avons tous.

C'est pourquoi la voie de la kabbale exige d'approfondir les symboles, et cela, non de manière théorique en apprenant leurs significations car c'est ce qui les met en pièces, mais en s'éveillant à la réalité symbolique. En même temps, demeurer continuellement ouvert au Saint tout en sachant que nous ne pouvons rien penser par nous-même, ni sentir ni vouloir quoi que ce soit qui en vaille la peine. Nous sommes un appareil récepteur, et de la plus haute importance. Car en nous le mal peut être délivré.

LA TÂCHE DE DONNER DES NOMS Vous avez dû l'entendre plus d'une fois, "kabbale" signifie "recevoir", non pas dans le sens de recevoir des enseignements, car *strictu sensu*, en kabbale, il n'y a pas de doctrines ni de théories, lesquelles sont des produits conceptuels. Tout autre chose est de recevoir le souffle et d'accueillir des symboles qui opèrent la transformation. Il s'agit de recevoir un nom et en même temps de redonner tout ce que nous recevons. Le kabbaliste restitue tout tant au Saint, qu'à son prochain, et surtout à la nature car, comme le dit Paul, la nature souffre des douleurs de l'enfantement et veut également être délivrée. Cette nature, si belle soit-elle, le temps et les hommes lui portent sans cesse atteinte. Tout ce qui est présent dans la nature a son prototype dans le monde des symboles, le monde de *Yetzirah*.

Lors d'une promenade, vous vous approchez d'un arbre ou bien vous voyez une vache, alors, tout en étant "espace", tout en étant Adam, vous reliez cette vache ou cet arbre à son type primordial. Vous faites exactement ce que fit Adam au paradis. Vous donnez à la vache un nom, et ainsi, elle peut, pour un instant, être tout à fait ce qu'elle est en réalité. Telle est la tâche d'Adam : faire office de pont entre le ciel et la terre. C'est en cela que consiste la tâche de donner des noms.

On dit que la kabbale est typique de la tradition juive, mais au début de cet article, il était aussi question de la kabbale chrétienne. Si, dans un cadre académique, on devait faire une

étude comparative, on trouverait à la fois de grandes similarités et de grandes différences. En effet, les traditions juives et chrétiennes ont chacune leur propre symbolique. Le plus souvent, on y reconnaît le même genre de chemin.

Répétons-le : nombreuses sont les tentations sur cette voie, notamment celle de tout s'attribuer, et cette autre tentation qui est de vouloir quitter ce monde au plus tôt parce qu'il n'est qu'une vallée de larmes. Dans ces deux cas, on ne fait pas fonction de passerelle entre ciel et terre. L'inclination à laisser le monde derrière soi et à s'élever d'une manière ou d'une autre pour ne plus revenir est tout aussi erronée que l'inclination à s'identifier à la terre. La première peut paraître plus spirituelle, cependant elle est aussi égocentrique que l'attitude matérialiste, parce que la mission d'Adam est d'être un pont entre le ciel et la terre. Adam est enraciné ET dans la terre ET dans le ciel, de sorte que les deux puissent se rejoindre et que le mal puisse être délivré. ☸

Daniël van Egmond donne depuis 15 ans des conférences et des cours de méditation au sein de la Fondation Arcana. Outre de nombreux articles, il a rédigé quatre livres : *Body, subject and self* (Le corps, le sujet et le soi) (1993), *De dood serieus nemen* (Prendre la mort au sérieux) (1996), *De mens en zijn engel* (L'homme et son ange) (2012) et *De wereld van de ziel* (Le monde de l'âme) (2014)

Spinoza et la sagesse juive

Une exploration de la mystique juive universelle et de ses racines de sagesse qui se prolongent jusqu'en ces temps modernes. Elles constituèrent, sans le dire, le "socle" de ce que Spinoza appelait "le chemin raide", c'est-à-dire la conduite de celui qui vit selon la Raison.

« De la manière dont se conduit un homme raisonnable. »

De l'antique sagesse sont issus trois enseignements ou systèmes qui, jadis, furent d'authentiques chemins pour les élèves ou adeptes qui s'appliquèrent à les étudier. Les voici : - l'Astrosophie : l'étude des douze signes du zodiaque et des dix planètes qui allait donner naissance à l'astrologie ; - le Tarot, le plus ancien des systèmes, dont l'usage très pur résonne à travers la *Rota* des rose-croix avec ses vingt-deux méta-arcane ; - l'enseignement de l'Arbre de Vie avec ses dix *Sephiroth*, ou lumières, et ses vingt-deux chemins.

La kabbale est, dans sa forme, une représentation de la mystique juive et de sa pensée libératrice. Elle est nettement antérieure au XIII^e siècle, époque de son apparition au grand jour, quand se propagea l'enseignement de l'Arbre de Vie. Du XVI^e au XVIII^e siècle, celui-ci eut une grande influence sur la pensée religieuse juive.

Faire le lien entre Spinoza et la mystique, surtout la mystique juive, pourrait susciter une controverse. En effet, la direction de la synagogue *Ets Haim* d'Amsterdam frappa Spinoza d'excommunication, le condamnant à la damnation éternelle, en des termes d'une rare violence. Pourtant, dans la sagesse juive traditionnelle également, il est question de la conduite de l'homme raisonnable, de la manière dont la raison peut le guider.

On découvre la pratique de cette sagesse grâce aux significations données aux liaisons et passages entre les dix *Sephiroth*, qui ont

chacune un nom et un sens propres. Il y a un mouvement qui va de *Ain Soph* à *Halakha* et *Tikkun*. *Ain Soph* est à mettre en rapport avec la notion spinozienne de Substance, comme nous le verrons. *Halakha* est une très vieille notion religieuse juive qui signifie « le juste chemin de vie » (comparable, en cela, au *Tao* chinois). *Tikkun* peut se traduire par la recherche d'harmonie avec l'*Ain Soph*. Mais l'interprétation d'Isaac Luria, kabbaliste du XV^e siècle, est différente : pour lui *Tikkun* signifie "restauration". L'écrivain Gary Lachman explique cette notion : nous devons nous concevoir comme des restaurateurs ou réparateurs du cosmos ; nous avons à corriger les erreurs que Dieu commit lorsqu'il créa l'univers.

L'Éthique de Spinoza est un ouvrage ardu du fait de ses argumentations d'ordre "géométrique". Au XVII^e siècle, cette approche était devenue un critère : mesurer avait autant de valeur que savoir, avant que nous n'en fassions un "one-liner" (*un bon mot*). Le point de départ dont se sert Spinoza correspond tout à fait à ce qu'Éliphas Lévi explique dans *Les principes de la kabbale en dix leçons* :

« La paix parfaite peut être atteinte par le calme du pouvoir du penser et la quiétude du cœur. Au fond, le croyant juif aspire au *shalom*, c'est-à-dire à la paix qui restaure la terre. »

E. Lévi explique encore que le savoir traditionnel des anciens Hébreux pourrait aussi être





appelé « l'arithmétique du cerveau humain ». Ce serait « l'algèbre de la foi » qui résoudrait tous les problèmes psychiques, comme s'il s'agissait d'équations dont on aurait éliminé les inconnues et, de ce fait, les idées et les pensées acquerraient la pure limpidité et la stricte exactitude des nombres. Concernant le pouvoir du penser, les résultats seraient infaillibles (même si, dans la sphère du savoir humain, ils demeurent relatifs), quant au cœur, il connaîtrait la parfaite tranquillité. Bref, exactement ce que Spinoza veut obtenir à l'aide de sa méthode philosophique inspirée de la géométrie, et suivie dans *L'Éthique*. La raison est au service de la paix du cœur et les émotions transformées suscitent l'action selon le degré d'entendement raisonnable atteint. Le point de départ, la base, c'est *Ain Soph*.

Les *Sephiroth* sont aussi représentées comme dix enveloppes ou coques autour du noyau qu'est l'*Ain Soph*, le centre impénétrable et sans forme de tout ce qui est. Il arrive que ce centre soit placé au-dessus des *Sephiroth*, mais il est justifié de le désigner comme ce qu'il y a de plus central, entouré des dix enveloppes. Le *Cantique des Cantiques* de Salomon (6 : 11) fait référence à l'*Ain Soph* :

« Au jardin des noyers je suis descendue,
pour voir si la vigne bourgeonne,
si les grenadiers fleurissent. »

Descendre au jardin des noyers est une expression utilisée par les kabbalistes lors de leurs méditations au sujet de : « le rien dans tout cela ». Notons que Shakespeare fait dire à Hamlet :

« O God ! I could be bounded in a nutshell, and count myself a king of infinite space... » – « Mon Dieu ! Je pourrais être enfermé dans une coquille de noix et me considérer comme roi de l'espace infini. » On peut définir *Ain Soph* comme ce qui n'a ni commencement ni fin, la dernière et ultime réalité, le rien absolu, ce qui retient de donner à Dieu un nom ou de le décrire de manière réaliste. C'est le Dieu sans nom qui se manifeste à Moïse.

Remarquons que la notion d'*Ain Soph* est tout à fait similaire aux conceptions de Maître Eckhart et donc à une mystique autre que juive. Vers l'an 1300 un kabbaliste resté anonyme affirma ceci : « Sache que l'*Ain Soph* – l'unique inconnaissable – n'est mentionné ni par les prophètes, ni dans les hagiographies, ni dans les paroles des sages du *Talmud*. Seuls les maîtres au service de Dieu (que sont les mystiques) en sont secrètement informés. » On pourrait dire que l'*Ain Soph* est le Dieu des kabbalistes.

Un savant hollandais a écrit ce qui suit : « Dans les *Sephiroth*, les choses 'créaturelles' sont ordonnées de telle sorte que dans l'intuition des mystiques elles peuvent être comprises comme des catégories de la pensée. » D'après d'autres auteurs, les concepts sephirotiques : *Yesod* et *Schekhina* sont à mettre en relation avec les deux attributs de la Substance accessibles à l'homme : la pensée et l'étendue, notions développées par Spinoza. C'est peut-être Spinoza qui fait le lien entre



L'Arbre de la Connaissance qui correspond aux sept Sephiroth que sont les aspects inférieurs de l'Arbre de Vie.

Valentin Weigel (1698), inspiré par Jacob Boehme

Yesod et *Malkuth*, ou *Shekina*, entre la pensée et l'étendue. Il le fait en tant que rationaliste mystique, en tant que mystique animé par la raison, conscient d'*Ain Soph*, conscient de la Substance divine.

Spinoza distingue trois marches de connaissance :

- la connaissance qui naît de ce qui est ressenti et éprouvé ;
- la connaissance et la compréhension consécutives à l'observation, assimilées par la réflexion ;
- la connaissance qui découle de l'intuition, soit de l'amour porté à Dieu, lié à la raison (*amor dei intellectualis*).

Ces trois modes de connaissance font clairement référence au penser selon les axes de la kabbale.

Voyons quelle est la relation entre la connaissance et les *Sephiroth*.

Selon le *Zohar*, la connaissance représentée par l'Arbre de Vie porte en elle la dualité. Mais ceci ne concerne pas les trois *Sephiroth* supérieures : *Kether* (la couronne), *Binah* (la compréhension, l'intelligence) et *Chokhmah* (la sagesse).

Pour moi, la non dualité chez Spinoza est reliée à l'Arbre de la Vie, donc aux trois *Sephiroth* supérieures, et surtout à l'*Ain Soph*. Jeune, de l'âge de cinq ans à celui de quinze ans, Baruch Spinoza suivit l'enseignement de l'école *Ets Haim*. Il n'est pas étonnant que le père de Baruch Spinoza l'ait inscrit très tôt à l'école *Ets Haim* (Arbre de Vie) dont l'enseignement dans son sens le plus large était le but premier. Baruch était un descendant des juifs chassés du Portugal qui s'exilèrent à Amsterdam au début du XVII^e siècle. Dans la péninsule ibérique, ces juifs avaient puisé dans l'abondant trésor de philosophie et de sagesse, qui s'était enrichi pendant des siècles en côtoyant la haute culture arabe. Il y fut plus que convenablement formé en science et sagesse juives. On peut supposer qu'après avoir quitté l'établissement, en 1647, il aura maintenu des relations personnelles avec ses ex-enseignants sous forme d'échanges ou de cours privés.

Ets Haim signifie "Arbre de Vie". *Ain Soph*, en tant que centre de tout ce qui est en soi



Vitrail dans une station de métro d'Almaty, précédemment Alma-Ata, au Kazakhstan.

se manifeste par des formes, des attributs, dont deux sont accessibles à l'homme, selon notre philosophe. Il les nomme la "pensée" et l'"étendue", concepts abstraits proches des *Sephiroth* 'Yesod' et 'Shekina'.

On pourrait voir ces formes de manifestation comme des effluves, des émanations de l'unité venant du centre de toute chose, de l'originel ou de l'infini, ainsi que Shakespeare le suggère par la bouche d'Hamlet.

Nous voyons qu'une main tient ce qui relie *Yesod* et *Malkuth* ou *Shekina*, ce qui relie la pensée et l'étendue ; et que les trois *Sephiroth* supérieures sont distinctes mais ont une relation verticale avec *Yesod* et *Malkuth*.

Cela donne l'image de la relation avec la troisième, la plus haute forme de sagesse chez Spinoza : l'intuition du divin, dont la base est *Malkuth* ou *Shekina*.

Ce qui est particulier à Spinoza c'est qu'il n'exclut pas, bien au contraire, une cohabitation avec Dieu (vivant à l'intérieur de soi). À l'inverse de Willem Blijenbergh, il la suggère clairement et il la relie directement à la loi de l'amour.

En tant que philosophe, Spinoza désirait recevoir la sagesse inaltérable et il décrivit comment il chercha à la recevoir dans son âme. Voici une de ses paroles les plus lapidaires :
« Celui qui comprend est libre. »



Libre est celui qui comprend

L'HASSIDISME L'enseignement hassidique se base également sur la kabbale mystique avec de nombreux témoignages montrant l'importance du rôle joué par le juste ressenti ; le propre de l'hassidisme réside dans la primauté donnée au cœur. D'aucuns veulent pousser si loin cette orientation exclusive sur le cœur qu'ils considèrent son ouverture comme plus importante que tout, allant jusqu'à refuser toute idée de compétition. On retrouve cela dans le taoïsme mais également, au XX^e siècle, dans la philosophie de Martin Heidegger. Puisque l'hassidisme est considéré comme un système philosophique, il est important d'examiner ce qu'a fait la philosophie occidentale avec des éléments de la kabbale qui sont

toujours actuels et relatifs à la nature divine. Voyons par exemple l'*Ain Soph*, le Dieu caché, qui n'a ni commencement ni fin, soit la dernière et ultime réalité.

Nous avons déjà souligné qu'il y a un parallèle à faire entre l'*Ain Soph* et les conceptions de Maître Eckhart, plus particulièrement en ce qui concerne l'aspect caché de Dieu. On sait moins qu'un philosophe moderne comme Spinoza désigne ce mystère divin par "la Substance", dans laquelle sont contenues toutes les propriétés de l'*Ain Soph*, à savoir : l'originel, ce qui existe en soi, l'être absolu et infini, l'univers et tous les modes d'existence. La "Substance" spinozienne est littéralement et précisément la traduction de la notion d'*Ain Soph*. Cette Substance, ce Dieu caché n'a de relation qu'avec lui-même. Pourtant, du "mystère" sont issues les *Sephiroth* ou, comme le dit Spinoza, les attributs, les caractéristiques des différentes formes de manifestation. En toutes les *Sephiroth*, donc à travers tous les attributs, le Dieu caché exprime complètement son être. Notons au passage que notre mot "chiffre" est dérivé du singulier de *sephiroth* : *sephirah*, une expression de la plus profonde sagesse divine, qui n'a pas d'objectif en dehors d'elle-même. Le Dieu caché apparaît sous dix aspects à l'être profond du kabbaliste, à son intuition.

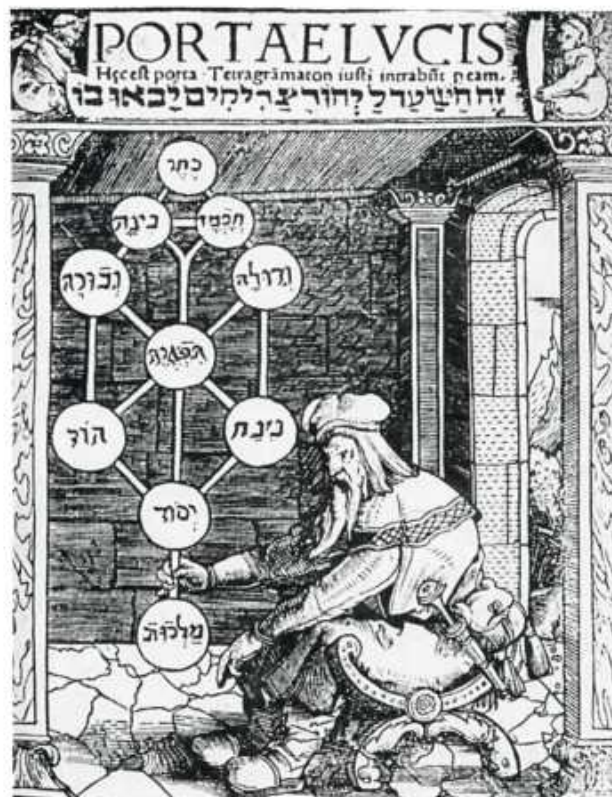
YESOD ET SHEKINA Selon la kabbale, il y a deux *Sephiroth* qui sont immédiatement connaissables par l'homme dans sa condition d'exilé. Ce sont *Yesod*, le fondement de toutes

les formes actives, et *Shekina*, le dieu intérieur. La kabbale appelle ces deux *Sephiroth*, l'une, l'arbre de la connaissance l'autre, l'Arbre de Vie.

LA PENSÉE ET L'ÉTENDUE *Ain Soph* dont émanent *Yesod* et *Shekina*, c'est donc ce que Spinoza a rendu par la Substance, qui se manifeste sous les attributs de la pensée et de l'étendue (*Res cogitans* et *res extensa*). De cette manière, il a traduit l'enseignement mystique de la kabbale en des concepts philosophiques nouveaux, s'exprimant dans la "*ratio*", la raison, celle du XVII^e siècle. La *ratio*, c'est le compte à rendre au moi isolé, esseulé. Dans son enseignement, Spinoza rend compte de la kabbale à ce moi isolé, enfermé dans le *res cogitans*, c'est-à-dire dans la pensée. Il tâche de briser cet isolement en niant que *cogitatio* (la pensée) et *extensio* (l'étendue) soient des substances, car, finalement, ce sont des *Sephiroth*, de rayonnantes lumières du Dieu caché.

LA CONNAISSANCE DU CŒUR Spinoza voulut transformer le propos de la culture occidentale – caractérisé par ses recherches d'ordre technologique et sa volonté de puissance –, en une mystique qui remonte à la source du Dieu caché. Son grand mérite est d'avoir consacré tous ses efforts à tenter de soustraire la société de son époque à cette emprise de la volonté de puissance.

Quelle est donc en définitive cette raison originelle de Spinoza ? Il n'y a qu'une seule réponse possible : la raison de Spinoza est l'af-



Sur l'image de la couverture de *Portae Lucis* (Riccio, 1516), une main tient ce qui relie *Yesod* et *Shekina* ou *Malkuth*. Spinoza parle du Penser et de l'Étendue. Les trois *Sephiroth* supérieures se distinguent entre elles mais ont un lien vertical avec *Yesod* et *Shekina* ; ce qui rend la relation avec la troisième et plus haute forme de connaissance chez Spinoza, l'intuition divine, dont la base est *Malkuth* ou *Shekina*

faire du cœur. C'est pour lui « la connaissance du cœur » qui se manifeste dans l'intuition, laquelle est la plus haute forme de connaissance. Cette intuition est issue de l'amour porté à Dieu et elle reconnaît Dieu en tant qu'origine de toutes choses. La compréhension qui en découle correspond à ce témoignage hassidique ultérieur : « Le hassidisme se trouve dans ton cœur. » Les hassidim recherchent avant tout la joie, et même l'extase, menant jusqu'au ciel, états que procure chaque bonne action accomplie sur terre.

RÉALISME ET CHOKHMAH Spinoza se veut réaliste quand il affirme : Dieu n'a pas de but, car s'il en avait un, il lui manquerait quelque chose. L'homme, lui, se fixe des objectifs, qu'il

La notion de *ratio* ou raison de Spinoza se rapporte exclusivement au cœur. C'est la connaissance-du-cœur qui se manifeste dans la plus haute intelligence, l'intuition

tente de réaliser ; il projette ce mode d'être sur Dieu. Mais lorsque Spinoza parle de la raison, cette notion ne provient pas du moi isolé mais de son cœur, où sont conservés les souvenirs de ses relations concrètes avec les anciens. Car ses conceptions ont un rapport évident avec la littérature biblique.

La *Chokmah*, la sagesse, est un attribut divin. Dans le livre des *Proverbes* (8 : 22-23) de la Bible, la sagesse de Dieu s'exprime : « Le Seigneur m'a créée, prémices de son œuvre, avant ses œuvres les plus anciennes. Dès l'éternité je fus sacrée, dès le principe, avant l'origine de la terre. » Cette sagesse divine originelle est communiquée au cœur humain, ce qui fait dire au psalmiste (90 : 12) : « Enseigne-nous à bien compter nos jours, que nous conduisions notre cœur avec sagesse. »

CACHÉ ET POURTANT PRÉSENT Nous avons donc vu que le Dieu, caché, n'est pas absent, en dépit des apparences, et que par conséquent un commerce secret est possible si l'on prend conscience de l'*Ain Soph* et qu'on s'y intègre. C'est une relation de confiance profonde qui peut être si intense qu'elle porte en soi la certitude absolue du retour du commerce visible avec Dieu, traduit par l'expression « marcher avec Dieu ». Même si cela peut paraître impossible au sein de notre société qui n'a pas la moindre connaissance de l'Essence qui meut le monde.

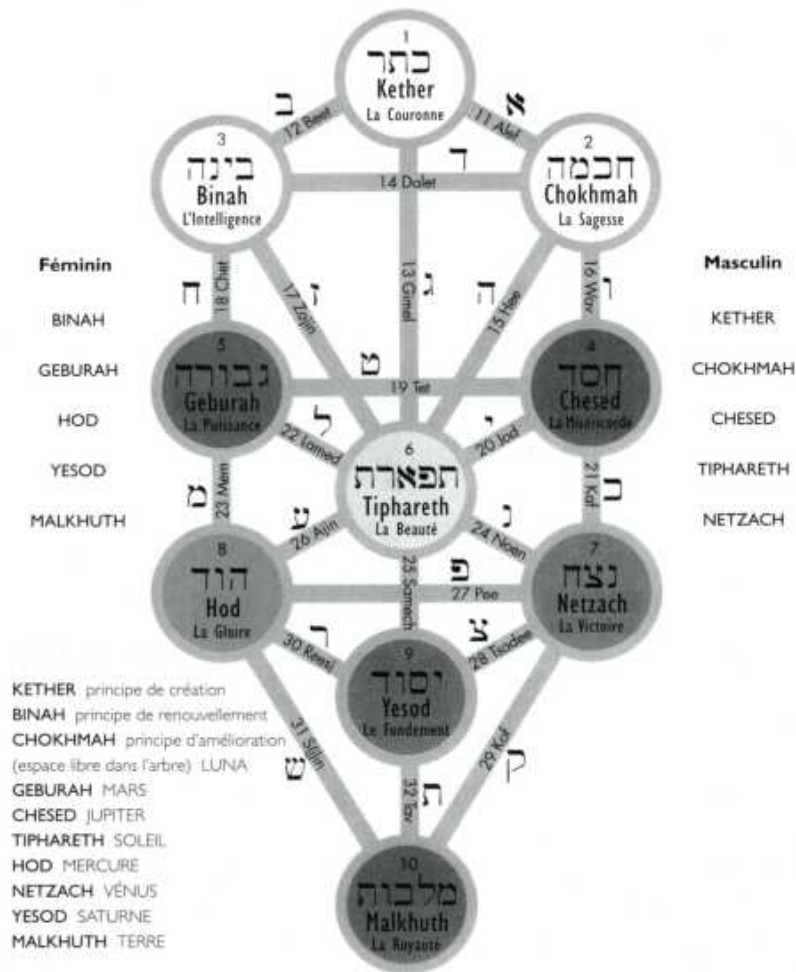
Selon ceux qui allèrent aux sources de la sagesse en Orient, le nom de 'Dieu' ne peut

même pas être prononcé, en Occident, sans être blasphématoire. Ils comprirent qu'on ne pouvait plus parler de Dieu et prononcer son nom sans que soit ternie dans le chef des orientaux la perfection de l'être divin. Ils réalisèrent que les projections humaines sont impropres à rendre le concept de Dieu. Ce sont surtout l'Europe et l'Amérique qui sont contaminées par des images de Dieu surannées et inappropriées, mais toujours largement répandues. Pourtant, Spinoza stigmatisait déjà l'impureté de ces continues et funestes projections. On décèle cependant de nos jours une tendance inverse et on voit d'influents penseurs mettre en avant le concept du Dieu spinozien.

LE COMMERCE CACHÉ EST UNE RENCONTRE

Les mystiques et les philosophes hermétistes nous disent que le commerce secret devient possible lorsqu'on fait l'expérience d'être englobé dans l'*Ain Soph*. On peut rencontrer le Dieu de Spinoza à condition que la conscience comprenne et éprouve l'*Ain Soph* : l'Unique qui porte le Tout en soi, qui est infini et caché à la conscience ordinaire. Catharose de Petri, cofondatrice du Lectorium Rosicrucianum, a exprimé cela d'une manière lyrique :

« ...Car qui se met à chercher l'Unité
se tient dans la rencontre avec Dieu ;
il descelle tous les nombres
et, muni d'un pouvoir inviolable,
il avance en Dieu de force en force ;
et ne faiblira pas en chemin. »



Autrement dit, quand on part à la recherche de Dieu en étant relié à l'*Ain Soph*, commence d'emblée le commerce secret avec Dieu. On acquiert alors peu à peu tous les attributs de l'homme divin, comme la possibilité du déchiffrement des nombres ou des chiffres : les *Se-phi-roth*. On devient un 'illuminé' qui, de force en force, vit en Dieu.

Voilà aussi comment Spinoza enseigne que la lumière mystique coïncide avec la lumière de la Raison (la connaissance du cœur), de même que l'hassidisme du cœur s'accorde avec la kabbale. En effet, la kabbale pose que le Dieu caché n'a de relation qu'avec lui-même, tout en étant néanmoins profondément relié à sa création, qui, de ce fait, a des propriétés divines.

TIKKUN ET LA DIVINE INTUITION Selon Spinoza, dans l'*intuitio dei* – ainsi qu'il appelle la plus haute connaissance –, le sage perce le mystère de la séparation apparente. Pour les kabbalistes cette connaissance est en même

temps une conduite : le *Tikkun*, la recherche de l'harmonie avec l'*Ain Soph*. Ce *Tikkun*, on le retrouve chez Spinoza en tant qu'*amor dei intellectualis*. Et dans l'*intuitio*, le sage recherche la parfaite harmonie avec la *Substantia*, ce qui lui permet de décrypter les chiffres.

Vue sous cet angle, la construction géométrique stricte de *L'Éthique* se comprend : la logique, inspirée par la haute Raison, se relie à la structure des émotions, des sensations, et les dissout dans l'Amour, l'*amor dei intellectualis*. La mesure humaine et la mesure divine deviennent visibles dans leur relation pure et originelle. Ainsi peut se révéler le mystère, ce qui est caché. ☸

1. G. Scholem, *Ma'arechen ha eluhath*, Mantua 1558 et *Die Judische Mystik*, Zurich 1957
2. Comme les Breslovs – d'après Rebbe Nachman de Breslov (1772 – 1810), (arrière-petit-fils du Baal Shem Tov)
3. Dr. F. de Graaff, *Spinoza en de crisis van de westerse cultuur* (Spinoza et la crise de la culture occidentale), éd. J.N. Voorhoeve, 1977

l'Arbre de Vie

Le terme *kabbale* veut dire « réception » ou « révélation ». La kabbale représente la doctrine spirituelle d'Israël, symboliquement représentée par l'Arbre de Vie et ses dix lumières, les dix *Sephiroth*. Cette sagesse primordiale, révélée à Abraham, fut pendant des siècles transmise oralement. Finalement, au XIII^e siècle, elle fut transcrite et devint le *Sepher Zohar*.

Les dix *Sephiroth* sont reliées entre elles par vingt-deux "chemins" qui correspondent aux vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu. Elles sont considérées comme une sublime représentation du processus de création divine. Chaque lettre a une valeur numérique, une valeur symbolique et une couleur. *Aleph*, *Mem* et *Shin* sont les trois "lettres-mères" qui constituent le fondement de toute la création. Les autres lettres ont également des significations très profondes.

Dans le livre de la Genèse, il est question de deux arbres, de deux principes de vie : l'Arbre de Vie et l'Arbre de la Connaissance du bien et du mal. De celui-ci, l'homme ne devait pas consommer les fruits, ce qui signifie qu'il ne devait pas s'y lier, s'en nourrir, en vivre. Le fait qu'Adam consomma du fruit défendu eut pour conséquence son expulsion du paradis. Après un développement vécu dans l'harmonie de l'unicité en Dieu, il tomba dans les polarités opposées de la dualité.

L'ensemble des dix *Sephiroth* forment une représentation de l'Arbre de Vie. Les trois cercles de *Sephiroth* masculines sont situés à gauche et ceux aux caractéristiques féminines sont à droite. Quant aux *Sephiroth* du milieu, elles apportent un équilibre entre les caractéristiques des unes et des autres – et c'est à partir de cela que se définit la mission de chaque Adam, de chaque être humain. L'étoile de David, à six branches, qui est aussi le sceau de Salomon,

représente cet équilibre. Le triangle de la recherche terrestre est dressé vers le haut et, depuis le haut, le triangle de la plénitude du divin se déverse sur ce qui est en bas.

Profonde, riche et très parlante est la signification des dix Lumières. C'est à peine si on peut la traduire en mots. Aucune des dix *Sephiroth* n'existe en soi, mais ensemble elles forment une entité qui relie les quatre mondes :

- le monde du Secret,
- le monde de la Création,
- le monde de la Formation,
- le monde de l'Accomplissement.

Le petit monde de l'homme authentique est en soi une entité et il s'enracine dans ces quatre mondes ; c'est Adam Kadmon (l'homme de Dieu), le microcosme qui correspond parfaitement au macrocosme.

Les dix *Sephiroth* :

Kether – la Couronne

Chokhmah – la Sagesse

Binah – la Compréhension, l'Intelligence

Chesed – la Miséricorde

Geburah (din) – le Jugement, la Puissance

Tiphareth – la Beauté, la Compassion

Hod – la Gloire, la Majesté

Netzach – la Victoire

Yesod – le Fondement du monde

Malkhuth – la Royauté

Ces dix *Sephiroth* sont reliées entre elles par vingt-deux lignes ou chemins. À chaque chemin correspond une lettre de l'alphabet hébreu. Les chemins représentent des "intelligences" comme par exemple celles du renouvellement, de l'abondance d'imagination, du triomphe, de la réunification, de l'ordonnancement. ☸

Le réalisme magique

La distinction entre magie blanche, noire ou grise n'est pas non plus le sujet, même si une expérience vécue en matière de magie peut s'avérer une aide pour saisir de quoi il s'agit, à savoir : défendre un comportement réaliste-magique. Le point de départ est la conviction que notre conduite est toujours magique, autrement dit, qu'elle détermine notre réalité. L'auteur tente de placer clairement devant la conscience du lecteur que, si sa manière d'agir simplement réaliste peut être vécue de manière magique, une frontière aura alors été définitivement traversée. D'éventuelles expériences antérieures situées à la « limite » (aux frontières) seront précieuses, peut-être même indispensables à une bonne compréhension.

Le point de départ est essentiel : il y a deux réalités de conscience. Entre les deux, la frontière est très marquée. On peut la voir comme un mur qui traverse votre ville et qui vous sépare de la ville ancienne, que vous ne vous reconnaissez d'ailleurs plus.

PASSAGE PAR LE GRENIER Tout être humain est entouré d'un microcosme et cela implique que tous les aspects du grand cosmos se retrouvent dans son propre système, son petit cosmos. En tant qu'homme microcosmique, nous appartenons aux deux réalités. Notre conscience oscille entre les deux pôles et il n'est pas aisé de passer le mur qui délimite les deux réalités. Nous n'en trouvons plus le passage.

Le microcosme représente la vieille ville – l'une des deux réalités. Le noyau du microcosme,

l'atome étincelle d'esprit, éveille en notre cœur humain un souvenir indéfini. Nous l'éprouvons comme un désir troublant mêlé d'inquiétude, le désir d'une autre réalité.

La condition du microcosme – chaque fois habité par un autre mortel pour être maintenu dans la réalité d'ici-bas –, fait que l'autre réalité ne peut parler en nous que sur le mode d'une souvenance imagée d'un monde merveilleux, insaisissable.

Cette souvenance ne se rapporte pas à un bonheur ancien, à une relation antérieure, ni même à de précédents occupants de l'habitable microcosmique bien qu'en lui soit codé et conservé tout ce qui y a déjà été vécu. Ce sont autant de trésors de grenier et ils exercent sur nous une certaine fascination. Rappelez-vous votre enfance et l'attrait des greniers chez vos grands-parents. Une pauvre petite lampe et un rare rayon de soleil révélaient des cartons, des meubles, des tissus, divers objets... un monde magique pour un enfant qui aussitôt se voyait transporté vers un ailleurs, dans les nuages. Ce voyage aux découvertes passionnantes ressemble à celui que nous pouvons entreprendre au sein de notre propre microcosme.

CE QUI PRÉCÈDE LE VOYAGE Cela peut paraître troublant, – oui, sommes-nous bien ce voyageur ? – il n'en demeure pas moins que pareils voyages en nous-mêmes sont une forme d'agir réaliste et magique. Ils nous permettent de découvrir quels éléments d'un éventuel passé lointain déterminent encore activement notre

la magie de la réalité

Cet article n'a pas pour objet de parler d'un genre littéraire, même si, sous l'un ou l'autre aspect, le réalisme magique de certains romans conviendrait parfaitement pour interpréter différents niveaux de conscience. Un acquis littéraire en la matière peut être une aide mais n'est pas indispensable pour comprendre ce qui suit. Le roman ne se présente pas dans la vie de chacun, mais la vie de chacun se révèle être à la fois une réalité et un miracle magique.



'Silo', de Peter Vlot

existence jusque dans le présent. Ce sont les fils de notre destinée qui nous tiennent. Ils permettent de découvrir la construction de notre prison. C'est une quête intéressante qui jette une lumière sur ce qui empêche notre âme de passer la frontière, celle du pays qu'elle n'a, en fait, jamais quitté.

Venant de son monde, l'âme perçoit un appel à y retourner. Nous retrouvons cela dans *Le Chant de la Perle* : l'âme reçoit une lettre, apportée par un aigle. Cette lettre lui est adressée de la part de son père-mère du pays qu'un jour elle quitta. Elle remarque que les paroles transcrites sur la lettre correspondent à celles qu'elle porte dans son cœur.

Cette invitation que reçoit l'âme se retrouve dans *Les Noces alchimiques de Christian Rose-Croix* :
Un soir, la veille de Pâques, j'étais assis à ma table et, après m'être entretenu avec mon Créateur en une humble prière, selon mon habitude, et après avoir médité beaucoup de grands mystères (par lesquels le Père de la Lumière m'avait amplement démontré Sa Majesté), j'allais préparer dans mon cœur, avec mon cher agneau pascal, un pur pain sans levain, quand, soudain, un vent si impétueux se leva que je crus voir voler en éclats sous sa violence la montagne sur laquelle ma maisonnette était nichée. Pourtant, comme rien de semblable ne m'était arrivé par l'effet du diable (lequel m'avait tourmenté maintes fois), je repris courage et poursuivis ma méditation jusqu'au moment où, de façon inhabituelle, quelqu'un me toucha le dos, ce qui m'effraya au point que j'osai à peine tourner la tête ; mais je ressentis de la joie, pour autant que la faiblesse humaine le permît en pareille

*circonstance. Lorsqu'on m'eut tiré par mon habit à plusieurs reprises, cependant, je me retournai. Une merveilleuse forme d'apparence féminine se trouvait là, vêtue d'une robe bleue somptueusement constellée d'étoiles d'or, comme le ciel. Dans sa main droite elle tenait une trompette d'or pur, sur laquelle était gravé un nom, que je parvins à lire mais qu'il m'est interdit de révéler ; dans la main gauche, une grosse liasse de lettres écrites dans toutes les langues, qu'elle devait, comme je l'appris plus tard, porter dans tous les pays. (...) À peine m'étais-je retourné qu'elle chercha dans sa liasse et trouva enfin une petite lettre qu'elle déposa avec respect sur la table ; puis elle disparut sans mot dire. (...) La petite lettre était si lourde que, d'or pur, elle n'aurait guère pesé plus. En l'examinant avec attention, je découvris qu'elle était fermée par un petit sceau sur lequel était finement représentée une croix, avec cette inscription : « In hoc signo vinces ». (« Dans ce signe, tu vaincras. ») J'ouvris donc la petite lettre avec précaution et y trouvai écrits, en caractères d'or sur fond bleu, les vers suivants :
« Voici le jour, voici le jour,
pour qui peut se rendre aux Noces royales.
Si tu es né pour y prendre part,
élu par Dieu pour la joie,
tu peux gravir la montagne
où se dressent trois Temples
et contempler le prodige.
Sois vigilant,
examine-toi.
Si tu ne prends un bain de pureté,
les Noces te causeront dommage.
Pars : si tu vis dans le péché,
tu seras trouvé trop léger. »*

Un acte magique, c'est une épreuve fascinante qui modifie notre réalité

*En dessous figurait :
« L'époux et l'épouse. »*

Ce récit est donc celui d'une invitation aux Noces royales. C'est en même temps une invitation à se mettre en route, à gravir la montagne. La consigne pour une bonne tenue est précisée : être pur, lavé de tous péchés.

À QUI S'ADRESSE L'INVITATION ? Du récit, il ressort que la condition pour être invité est d'entretenir une relation et un dialogue intimes avec «le Père de la Lumière». Et dans le cœur de l'invité, doit s'être élaboré quelque chose de tout nouveau, en vertu des actes posés : «un pur pain sans levain».

De plus, le réalisme est exigé : « Sois vigilant, examine-toi. » Être éveillé afin de voir ce qu'on a en soi, de voir ce qui est. Ce que nous observons doit être mis à l'épreuve ; confrontés à l'exigence d'un «bain de pureté», nous devons être lavés de tous péchés. Accomplir sincèrement cette tâche est un acte magique. C'est une épreuve fascinante qui modifie notre réalité.

À vrai dire, que se passe-t-il ? Dans le récit du Chant de la Perle, nous avons vu l'aigle venant du pays du père-mère apporter la lettre qui, dans le cœur du fils, suscite un effet miroir, une reconnaissance. Cela signifie que la Lumière extérieure, qui nous invite, peut être reconnue comme étant la Lumière intérieure, dans l'espace du cœur. Le langage de l'élément lumière en nous fait écho aux vibrations de l'autre

réalité de conscience, celle du champ de lumière tout autour de nous. Cet effet de résonance se communique à notre conscience sous forme d'une aspiration, d'une inquiétude, d'une nostalgie. C'est une résonance qui fera éclater la bogue au fur et à mesure que croîtra la transmission de force ; cette bogue qui se trouve entre la lumière intérieure et celle extérieure à nous, c'est ce farouche entêtement, le vieux penser hurlant.

PARLONS D'UN RÉALISME MAGIQUE Pour l'heure, il n'y a que l'inquiétude qui, dans notre volonté de comprendre, nous pourchasse sur la terre, dans le monde humain, à travers le réseau des relations. Et ce jusqu'à ce que, dans notre sang, se grave la connaissance que le fascinant pays de notre pré souvenir ne se situe nulle part sur ce globe ; que « la femme belle et mystérieuse » vers laquelle semble tendre notre cœur, est une apparition qui ne fait pas partie de la foule humaine – comme une boucle de cheveux d'or égarée dans notre pré-souvenir et disparaissant sous un gris manteau –, pas plus que du club sélect de personnalités cultivées de notre milieu. Alors, la recherche effrénée et passionnée lâche du lest et, à présent, commence un voyage intérieur, une descente en nous-mêmes conduite par l'âme. En apparence, tout à fait par hasard, comme l'un des personnages de Gustav Meyrinck, nous découvrons alors un vieux manuscrit dans une niche de l'ancienne maison de maître. Nous entamons une lecture du passé des précédents habitants de notre mai-

Vous retirez progressivement le fil de votre vie du tissu afin de l'y réintroduire d'une manière bien plus libre

son. États, climats, prédécesseurs d'un lointain passé, souvenirs émouvants ou éprouvants, tous se rappellent à nous pour qu'on s'intéresse à eux ; et peut-être aussi de vieux fantômes qui nous fixent et nous invitent au bal masqué. Une possibilité nous est offerte de percer à jour cette mascarade. Il y a de la Lumière à l'extérieur et il y en a à l'intérieur. Entre les deux, il y a notre pensée présente, bipolaire dans ses préoccupations, à laquelle notre conscience est enchaînée. Pour déchiffrer cette situation, il faut de la Lumière, celle de l'extérieur comme celle de l'intérieur. Conjuguées, elles vont finir par atteindre, par toucher la conscience et, qui plus est, par s'y exprimer. À force d'être tirés par notre pan de chemise, nous finirons par nous retourner et voir que nous sommes invités. En clair : notre âme reçoit une lettre l'invitant à se convertir et à retourner vers le père-mère qu'un jour elle quitta.

UN RÉALISME SE FRAYE UN CHEMIN Éprouvant ce désir très particulier qui jaillit de l'étincelle d'esprit qui a été touchée, la conscience en parle et chante son désir de l'autre pays, son désir de Dieu, de Lumière, bonheur, beauté, sagesse et vérité. Toutefois, si la conscience s'en saisit, si elle se l'approprie, s'y identifie, l'âme demeure comme une jeune adolescente, amoureuse, toujours à la recherche du château où, lors d'une fête brillante, elle aperçut son bien-aimé. Par contre, si la conscience peut reconnaître que cette aspiration est un désir de l'âme, une toute nouvelle possibilité se libère.

Une nouvelle lucidité, un réalisme se fraye un chemin. L'homme devient un magicien réaliste, prêt à apporter repos et limpidité dans son champ de respiration de sorte que les rayons de lumière, moins brisés, en soient plus intenses, et que le flux d'énergies constructrices ne soit plus interrompu. Cette possibilité recèle une autre magie : la magie gnostique par laquelle l'intérieur, tel un miroir non terni, réfléchit clairement la nouvelle réalité de la conscience pour tous et en tous.

De grands sages se représentaient l'humanité comme un ensemble, comme un entassement de boules, de volumes sphériques, à l'image de la mûre ou de la framboise ; comme un seul fruit composé d'une multitude de petites « sphères » – mot grec voulant dire « boules ». Notre sphère ou boule individuelle est entourée d'une bogue. Si nous laissons entrer la résonance de la lumière, celle-ci va s'ouvrir et notre boule deviendra toute transparente. La terre et la communauté humaine sont également entourées d'une carapace, un anneau-pas-plus-loin. D'une certaine façon, disons que la terre est l'humanité et l'humanité, la terre. Quand toutes ces petites sphères que sont les êtres humains seront devenues autant de sources lumineuses translucides, la terre ressemblera fort à un... soleil.

LE FIL ROUGE DU RETOUR L'invitation dont nous parlons veut nous mettre en chemin. Il y aurait un chemin à suivre dont la première étape consisterait à suivre la lumière de son

propre cœur. Pour plus d'explications, une École spirituelle est bien utile. Concrètement, il s'agit de la vie ordinaire qu'est la nôtre avec toutes ses agitations, rencontres, conflits, salutations, soupirs... Si nous sommes disposés au réalisme magique, si nous sommes prêts à voir que ce qui nous anime vient de la lumière du cœur, alors chaque rencontre apporte une invitation et chaque consentement effectif modifie quelque chose en notre être. Nous remarquons ainsi que nos «hauts» et nos «bas» ne sont pas le fait du jeu du sort ni d'une existence dans la solitude. Nous voyons alors qu'un fil rouge traverse les situations successives de notre vie. Suivre le fil rouge qui est le sien est un mouvement de retour. Vous retirez délicatement votre fil du tissu en vue de l'utiliser dans un nouveau tissage, beaucoup plus libre. Bien sûr, vous allez croiser, dans ce travail, les multiples fils de la trame constituée par tous ces écheveaux d'hommes et de femmes que vous allez rencontrer. Chaque relation entre deux personnes se fait entre des nœuds, des points de contact tout à fait individuels. Quand on défait tel ou tel nœud, on fait l'expérience que la liaison disparaît, qu'il n'y a plus d'interaction prépondérante, comme voulu par le sort, qui limite l'espace de liberté. Il n'y a plus, par exemple, de prééminence de l'un ou de l'autre, plus de relation affective désespérée, plus de sentiment maternel contraignant, plus de désespoir face à une séparation, un décès, etc. Par contre, la liberté a gagné du terrain. Il n'y a rien de plus magique que de renoncer à soi. ☆

UN GLOSSAIRE ALTERNATIF

Invitation : main tendue, demande, prière ; possibilité de se mettre en mouvement ou de se rendre quelque part.

Réalisme : réalité ? Rien n'est objectif ! – le comportement, se tenir dans le monde, magie réaliste – compréhension, conscience, limitations.

Magique : attrayant, attachant, fascinant, enchanteur – magie réaliste, acte magique, effet magique.

Magie gnostique : actes magiques conscients, aux effets libérateurs maximaux pour autrui.

Réalisme magique : genre littéraire qui met en scène des passages entre deux - voire davantage - mondes ou dimensions, avec un effet magique, fascinant, enchanteur. Modifications de l'observation et de la conscience. Franchissement d'une barrière dans la conscience ou dans la réalité observée, avec éventuellement une interaction entre les deux. Exemples : l'historien à la recherche du passé ; ou un homme dont la femme est passée de l'autre côté, et qui risque de lui échapper, tant qu'il ne passe pas lui-même la frontière ; ou bien un homme qui parvient à passer cette frontière et qui retrouve ainsi l'objet de sa recherche.

Psychologie jungienne : il y a un lien entre la psychologie jungienne et le réalisme magique dans les scénarios suivants : être empli du profond désir de connaître la réalité qui est au-delà de la frontière, mais se sentir incapable de s'y rendre. L'âme séduit la personnalité ou la conduit dans une aventure transfrontalière dont elle reviendra définitivement transformée

Le voyage de mantao

C.M. CHRISTIAN*

D'où viens-tu ?

Un matin très tôt, alors que la campagne était encore enveloppée de sa robe de rosée comme une jeune épouse parée de ses voiles, et que des myriades de perles reflétaient la lumière du soleil, mon père, le roi Man, et moi-même, son fils Mantao, fîmes une promenade dans le magnifique jardin. Quel ravissement que l'odeur et la splendeur des fleurs qui doucement s'éveillaient !

Nous fîmes halte en un lieu où jaillissait une brillante fontaine d'argent, charmés par le chant d'allégresse des oiseaux perchés sur la cime d'un vieil arbre. Cet arbre était si vieux que personne n'en connaissait l'âge. D'après la légende, il se dressait là dans toute sa force, depuis des temps immémoriaux. Nous nous attardâmes auprès de l'arbre. En profonde méditation, je m'interrogeai sur son mystère.

« Dites-moi, mon cher père, qu'est-ce que le temps ? »

Cependant Man, mon père, ne répondit pas. Je ne renonçai pas pour autant et renouvelai ma question : « Dites-moi, je vous en prie, ô mon père, qu'est-ce que le temps ? »

De nouveau, mon père garda le silence, comme s'il avait souhaité que je n'eus pas posé la question. Cela ne sut m'apaiser et avec une obstination enfantine, je demandai pour la troisième fois :

« Ne pas le savoir me torture, père. Si c'est un secret, confiez-le-moi. Il faut que je le sache : qu'est-ce que le temps ? »

Une ombre glissa sur le front de Man ; il la balaya aussitôt. Alors amicalement il leva la main et désigna le vieil arbre.

« Si tu persistes et veux le savoir vraiment, mon garçon, va d'abord me cueillir au sommet de cet arbre le fruit le plus beau ! »

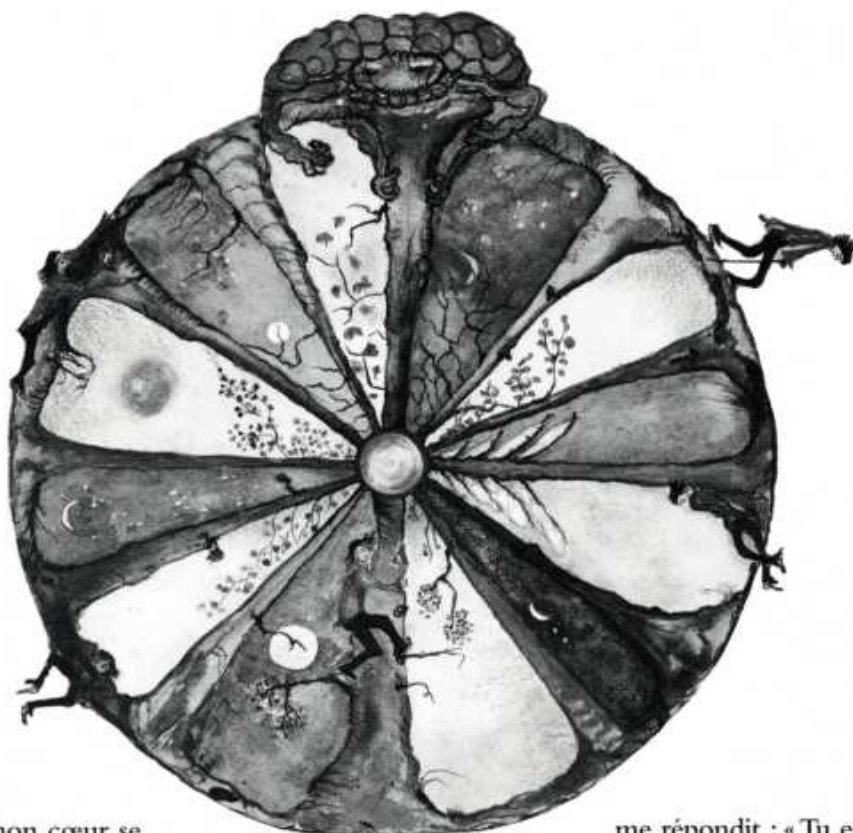
Plein de zèle et tout heureux, je m'approchai du tronc. N'était-il pas remarquable cet arbre ! Je commençai tout de suite à grimper jusqu'à être entouré des branchages. Quel silence alentour ! Je me sentais enveloppé de mystère et, autour de moi, voltigeaient des merveilles. Les oiseaux avaient cessé de chanter, les feuilles ne murmuraient plus, des larmes dorées ruisselaient des branches, et dans les rameaux planait un profond silence.

Je m'aventurai toujours plus haut à travers le feuillage dense. Une colombe me suivit en roucoulant doucement jusqu'à ce que j'atteigne enfin le sommet. Là, je découvris au-dessus de moi le plus délicat des fruits. Son odeur était suave. On aurait dit une pomme d'or tout à fait mûre, incroyablement belle. Je fus si étonné que je n'osai même pas tendre la main vers elle. Soudain j'entendis un zézalement au-dessus de moi. J'inclinai la tête et aperçus un petit serpent qui se tortillait.

« Suis mon conseil, dit-il, avant d'apporter le fruit à ton père, croque dedans. Alors tu sauras tout ce que tu veux savoir. »

J'écoutai, fasciné. Néanmoins, lorsque je sentis son ombre sur ma tête, je lui dis : « Non, non, je veux d'abord l'apporter à mon père. »

« Écoute, insista le petit serpent, ce fruit divin recèle le secret du Temps ! Ton père ne te le révélera pas. Donc, si tu veux le connaître, mords dedans ! »



À ce moment-là mon cœur se mit à frémir de désir. Une envie, inconnue jusque-là, s'empara de moi. Je tendis la main vers le fruit... J'entends encore le roucoulement plaintif de la colombe. Tout tremblant, je saisis le fruit, et une fois dans ma main... je mordis dedans.

Hélas ! Le fruit m'échappa de la main et roula en bas, très loin de moi. Comme frappé par la foudre, je perdus l'équilibre et fis une chute ; j'eus l'impression de plonger, à travers la fontaine, dans un gouffre...

Lorsque je me réveillai, autour de moi tout était obscur et dur. La lumière n'était plus. Disparus la splendeur, la couronne, le vêtement lumineux. Oublié, le royaume du Père-Mère-Fils. Mon œil solaire s'était fermé. Seule une nuit froide m'environnait.

Je me traînai, à quatre pattes, de pierre en pierre, de buisson en buisson. Tout à coup, j'entendis une voix : « Tiens, regarde ! Un nouvel hôte dans notre royaume ! »

« Où suis-je ? » demandai-je, tandis que, peureux comme un animal, je m'éloignai en rampant sur la terre. Une tortue géante sortit de son trou et

me répondit : « Tu es dans le royaume du souverain à deux têtes. Il règne avec des 'oui' et des 'non', avec des 'hélas !' et des 'ah ! ah !' Viens mon petit gars, suis-moi, que je te montre un peu le chemin durant ton voyage à travers le monde. » Docilement, je suivis la tortue dans la poussière. Elle m'expliqua beaucoup de choses : « Lève la tête ! Tu vois le luminaire, là ? Eh bien, à partir de maintenant, ce sera ton soleil. Il donne de la lumière uniquement pendant le jour, quand il n'est pas caché par les nuages. Il peut aussi te brûler la peau. Il est le miroir du véritable soleil et il donne pendant un certain temps de sa force aux êtres de la terre, il leur offre aussi la lumière des yeux.

C'est pourquoi tu dois être reconnaissant à son égard, car sans lui tu serais perdu. Et puis, regarde, la nuit une lentille d'argent éclaire le monde depuis le haut, c'est la lune. Elle te lie au réseau de rêves tissé avec les fils multicolores de tes envies, afin que jamais tes désirs ne soient assouvis, dans le malheur comme dans le bonheur. Puis, là-bas, dans la féeie tranquille de la robe de la reine de la nuit, tu vois tous ces points scintillants ?

Ce sont les étoiles. De leurs doigts glacés, elles

*... ici, je me retrouvais seigneur parmi des seigneurs et de grandes dames – ah, quel bonheur !
... là, il me fallait tout quitter et fuir hors d'une ville en feu – oh malheur !*

te tirent par des fils, de haut en bas, de gauche à droite, tout près ou très loin, dans le monde entier. Selon tes attentes, elles te montreront un jour – peut-être – le sens du monde. »

Elle m'apprit encore beaucoup d'autres choses, la vieille tortue, sage gardienne du royaume du souverain à double tête. Montant et descendant, je suivis sa trace, de jour en nuit, de nuit en jour, afin d'apprendre à marcher dans le mouvement circulaire de l'horloge du monde.

Un jour, lasse sans doute de tout me montrer, elle m'abandonna et rampa dans son trou, afin que j'aie mon chemin moi-même. Dès ce moment, je ne fis que tourner en rond. Cependant je me rendis très vite compte que j'avais été suivi en secret. Deux compagnons singuliers dansaient autour de moi, moqueurs et taquins, railleurs et flatteurs. Ils se jouaient de moi, soupiraient « Oh ! » ou riaient aux éclats « Ah ! ah ! ». On aurait dit qu'ils voulaient me saisir. Chacun d'eux maniait un miroir accroché à une longue tige, l'un avec Oh, l'autre avec Ah. Ils le tenaient sans cesse devant moi : « Regarde ici. Regarde là. – Oh ! Oh !... Ah ! Ah ! ». C'est ainsi qu'ils m'entraînaient et suscitaient en moi des envies. Il m'arrivait souvent de capituler et de me laisser prendre au piège. Par tous mes sens je restais accroché à ces miroirs Oh et Ah.

Regardant dans l'un, je me voyais couché dans un berceau chez ma petite maman ; des enfants jouaient au soleil avec des papillons, dans une prairie fleurie. – Ah !

Regardant dans l'autre, je vis, dans l'obscurité autour de moi, des gars louches, armés de gourdins.

Ils me frappèrent jusqu'à me tuer, et j'entendis mon propre cri de mort. – Oh !

Ah ! Ah ! – Ici, j'étais assis près d'une fontaine où de ravissantes jeunes filles remplissaient leurs cruches et m'attiraient en riant pour que je vienne boire avec elles.

Oh ! – Voilà que je me trouvais parmi des vieillards épuisés, tourmentés et sans défense, qui tournaient en rond en boitant ; abandonnés, les malheureux se traînaient vers leurs tombeaux. Ici, dans des salles somptueuses, je me tenais comme un roi au milieu de grands seigneurs et de dames distinguées, m'enivrant de gloire, de richesse et de puissance, comme grisé par un vin délicieux – Ah ! Ah !

Là, je m'agenouillais avec des boiteux et des mendiants en pleurs, tourmentés par la misère, rongés par la lèpre, sur les marches en marbre des palais des riches. – Oh, oh, oh !

Ici, je vivais avec une brave épouse et un cercle joyeux de garçons et de filles. Une vraie bénédiction que ce paisible esprit familial ! – Quel bonheur !

Là, dans la ville incendiée, je devais abandonner tous mes biens et fuir l'ennemi avec des femmes en lamentations et des enfants en pleurs. – Quel malheur !

Ici, j'étais un érudit parmi les savants, j'honorais la science et m'enrichissais de tout ce qu'il y avait de sagesse, de savoir et d'art. – Quel bonheur !

Là, je me vautrais dans la fange des passions, où la volupté et la dépendance nourrissaient le péché et le vice ; et où la crainte du châtement appelait souffrance, maladie et mort. Oh, mon Dieu !

Ici, j'étais fasciné par les merveilles du monde du Tout-Puissant et leur splendeur multiple ; par le jeu des éléments et de l'instinct de vie insatiable.

– Ah ! Merveille !

Là, j'étais confronté à l'impuissance des créatures, à l'adversité, au déclin, à la décomposition, la destruction, et la mort inévitable. – Misère !

Ici, je découvrais les arts et les ouvrages magnifiques imaginés de façon géniale par des penseurs et exécutés avec adresse par des artisans ; autant d'expressions de tous les peuples et de leurs cultures florissantes. – Que de beautés !

Puis s'ouvrait l'enfer de la méchanceté avec les œuvres des fourbes et les mensonges ; le royaume de la cupidité, du pouvoir et de l'illusion. – Oh ! Tais-toi !

Ensuite, je trouvais les prémices du printemps imminent de la foi, de l'espoir et de l'amour.

Que cela faisait du bien !

Mais ensuite, la froideur, la pure envie, l'hypocrisie, la haine, l'iniquité, la cruauté, la tyrannie et la servitude se dévoilèrent à mon regard. – Quelle horreur !

Combien de temps errai-je ainsi sans but dans les rouages de l'horloge du monde avec des Ah et des Oh, des bonheurs et des malheurs, je ne le sais plus. Combien de fois avais-je été suspendu dans ses roues, une fois en montant, une autre en descendant, du berceau au tombeau, du tombeau au berceau, plus bas, plus haut, dans un circuit délirant, je ne le sais plus. Je ne sais qu'une chose : c'est que j'étais prisonnier du jeu des miroirs des forces jumelles du souverain à deux têtes. Tout ce que j'éprouvais, en plaisir et en douleur, s'avérait toujours être une chimère, une illusion, trompé que j'étais par le va et vient incessant des miroirs. Un jour enfin, j'en eus assez. Assez de l'illusion. Assez d'être tiré en haut et en bas dans la roue de l'horloge du temps. Assez du jeu des changements avec ses Ah ! et ses Oh !, avec une fois oui et la fois suivante non. Assez de la naissance et de la mort, du jour et de la nuit... Je voulais me libérer de ces forces jumelles.

Et alors, voici ce qui arriva... Au milieu d'une nuit de détresse intérieure, les étoiles brillèrent

au-dessus de moi, plus lumineuses que jamais. Je m'agenouillai. Du fond de mon cœur une flamme s'éleva, un désir ardent.

Une voix me parla, très sereine et douce : « As-tu oublié l'Autre en toi, le Père-Mère-Fils, et notre royaume de lumière ? Aurais-tu complètement oublié le vêtement de lumière, la couronne, la fontaine et le vieil arbre, la pure clarté de l'espace illimité... ? »

Lorsque j'entendis ces mots, je me mis à pleurer amèrement. Alors que, tout à mon désespoir, je versais mes larmes, soudain, dans mon dos, je reçus un coup léger et tendre. Je me retournai. C'était un petit âne au regard fidèle, au front clair, tenant une fleur dans son museau. Il déposa la fleur devant moi et dit : « Frère des hommes, laisse-moi t'aider, sur ton chemin de retour. »

« De retour ? Tu sais donc que je suis un étranger ici dans ce monde ? », lui demandai-je surpris.

« Tu es un étranger ici et tu veux retourner vers le royaume de ton Père. Mais sais-tu bien pourquoi tu es ici ? »

« Je ne le sais pas », avouai-je doucement. L'âne coucha ses oreilles.

« Tu as perdu une chose merveilleuse. D'abord tu dois la retrouver, avant de retourner auprès du Père. »

« J'ai perdu quelque chose de merveilleux ? m'écriai-je étonné. À quoi cela ressemble-t-il ? »

« Certains l'appellent « la pierre des sages », d'autres « la perle », et d'autres encore, « le fruit doré du paradis ». »

« Alors, allons chercher ce trésor ! » m'exclamai-je du fond de mon cœur en détresse.

« Bien, allons-y ! » dit-il.

Moins d'une heure plus tard, nous prenions la direction de l'orient. Situé dans un mur élevé, un passage nous conduisit à une petite porte qui donnait sur une vaste plaine dégagée.

C'est ainsi que le petit âne et moi nous nous en allâmes. ☉

À suivre

*L'histoire du Voyage de Mantao est une adaptation en prose du livre *Die Reise des Mantao - Eine Perlenlied der Gegenwart*, de C.M. Christian, Drp-Rosenkreuz Verlag, 1944

La redécouverte de la Gnose III

À l'occasion de la parution en néerlandais du livre *Échos de la Gnose*, une Conférence publique a été donnée le 6 novembre 2013, à la librairie *Pentagram* de Haarlem, aux Pays-Bas, sous le titre : *Pourquoi George R.S. Mead peut-il être appelé le premier gnostique moderne*. Nous faisons paraître ci-dessous la troisième partie de cette conférence.

C'est grâce à la découverte faite à Nag Hammadi que fut radicalement ajustée la vision qu'on avait des gnostiques, laquelle, jusqu'alors, avait été en majeure partie l'œuvre de ses opposants. Carl Gustav Jung joua un rôle décisif en la matière en invitant Gilles Quispel à faire une intervention lors d'une *Conférence Eranos* à Ascona, lui offrant ainsi l'occasion d'acquiescer le *Codex Jung* dans lequel figurait *L'Évangile de Vérité*. On pourrait discuter sur la manière dont Jung a approché et traité la Gnose car ce ne fut pas toujours avec respect pour sa spécificité qu'il en fit usage dans la description de l'inconscient collectif et des archétypes qui en sont le produit. À ce propos, l'idée de l'inconscient collectif lui vint à l'esprit lorsqu'un patient psychotique lui raconta un rêve dont la description correspondait littéralement à celle d'un rituel mithriaque qu'il venait de lire dans le petit livre de Dieterich sur le sujet. Ce rituel est d'ailleurs également mentionné dans *Visions, rêves et rituels* où Mead parle d'un conduit – chez un patient, c'est un phallus – sortant du soleil et produisant du vent dès qu'il se met en mouvement. Pour en revenir à Quispel, celui-ci fut le premier académicien à avoir eu l'audace de parler, par rapport à la 'gnose', d'une "religion mondiale". D'ailleurs, le titre de l'ouvrage qui inscrit définitivement son nom dans le répertoire de la recherche en matière de gnose fut "*Gnosis als Weltreligion*" (*La Gnose en tant que religion mondiale*), daté de 1951. Toutefois, même si Quispel était un scientifique qui connaissait parfaitement la tradition

gnostique, et ce, avec une vision très large voire osée, cela n'est sans doute pas suffisant pour le dépeindre comme un authentique gnostique. Au début, sa conception de la connaissance de soi se rapprochait fort de celle de Jung ; mais une fois devenu émérite, et à la suite des contacts qu'il entretenait avec la *Bibliotheca Hermetica Philo-sophica*, il osa parler plus librement.

Les sources de *L'Évangile de Thomas*, reconnues comme très anciennes par Quispel, sont, pour certains, antérieures aux quatre évangiles ; mais c'est avec prudence qu'il les qualifie de "protognostiques". Selon lui, ces sources pourraient remonter à l'évangile araméen des Hébreux qui contiendrait d'authentiques paroles de Jésus, ce qui situerait cet évangile très près du Jésus historique. Mais pour un vrai gnostique, cela n'est pas pertinent, puisque la Gnose enseigne qu'il n'y a rien ni personne entre le divin et l'homme. Il demeure que la sensibilité gnostique de Quispel est incontestable comme en témoignent ses études sur Valentin et sur *L'Évangile de Thomas* (éd. In de Pelikaan).

Que l'héritage de la pensée gnostique constituât une religion d'ampleur mondiale, comme Quispel parvint à le démontrer, c'était ce dont George Mead était déjà convaincu longtemps avant lui. Comment se fait-il alors que l'œuvre de Mead resta si longtemps hors du faisceau des radars de la recherche ? La raison vient-elle uniquement du fait que Mead n'était pas un académicien désireux de se donner une renommée ni une réputation scientifique ? Ou bien est-ce parce qu'il n'était pas un théologien



GEORGE STOWE MEAD,
LE PREMIER GNOSTIQUE MODERNE

censé s'en tenir à l'enseignement de l'Église ? Ou plutôt et surtout parce qu'il fut le tout premier à combiner son libre examen à une quête spirituelle toute personnelle, ne voulant pas seulement être théosophe de nom mais bien, du plus profond de son cœur, un amoureux de la sagesse divine. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle il s'était affilié à la Société théosophique qui, selon lui, était alors la seule institution à proposer une véritable vie spirituelle. Pour un homme comme Müller (déjà cité – auteur des *Livres sacrés d'Orient*) il était incompréhensible que quelqu'un gaspille son talent en se commettant avec des gens comme madame Blavatsky étant donné les soupçons qu'elle éveillait dans les cercles respectés. Or George Mead était le proche collaborateur de H.P.B., ainsi qu'on la nommait. Jusqu'à sa mort, il est resté son secrétaire – oui, toute son aventure commença avec Helena Petrovna Blavatsky. Si, d'une part, c'est elle qui lui ouvrit le chemin, lui, d'autre part, osa s'associer à elle en dépit de sa réputation. De fait, elle était, pour le monde intellectuel de l'époque, une figure tout à fait controversée, pour ne pas dire une mystificatrice et une mythomane. Néanmoins on restait perplexe devant le fait qu'avec *Isis dévoilée*, son œuvre monumentale, elle accordât tant d'importance à la sagesse des anciens mystères avec, de surcroît, des indications convaincantes d'une portée bien plus grande que les conceptions courantes. De la sorte, Blavatsky provoqua une immense révolution d'ordre spirituel en Europe et dans le monde entier ; et cela, carrément à

l'encontre du matérialisme montant, du darwinisme qui en était un facteur exponentiel, et du dogmatisme ecclésiastique. Diamétralement à l'opposé de tout cela, elle posa la Gnose dans toutes ses expressions – la version des perdants –, une histoire qui, selon elle, ne cessait d'être écrite encore et toujours. Citons H.P.B. : « *Si les gnostiques ont été exterminés, il n'en demeure pas moins que la Gnose survit sur la base du savoir caché des connaissances ! La gnose en tant que savoir traditionnel n'a jamais manqué de représentants à quelque époque ou en quelque temps que ce fut !* » Sans la figure de Blavatsky, la réhabilitation des gnostiques du passé n'aurait pas été pensable. Même si elle considérait un peu facilement l'Association théosophique comme étant la seule véritable héritière de cet héritage gnostique, elle avait cependant connaissance des enseignements ésotériques sous-jacents à toutes les religions. D'ailleurs, c'est encore elle qui sortit ceux-ci de l'oubli et les porta à nouveau à la connaissance du grand public. Toutefois, nous restons dubitatifs quant à pouvoir, pour autant, la considérer comme une gnostique à part entière.

On parla aussi de Blavatsky comme du 'sphinx', ce que son secrétaire confirma : « Personne ne la connaissait vraiment ». Deux mots encore : elle était également médium, ce qui constituait autant sa force que son point faible, car elle n'avait pas toujours une claire vision de l'arrière-plan d'où lui étaient inspirées ces connaissances "secrètes". Aujourd'hui, on parlerait de "channel" (canal) pour des messages et

un travail qui, d'après elle, lui étaient transmis par des Mahatmas, des maîtres ou des initiés. Pendant un certain temps, il semble clair que ceux-ci aient été d'origine occidentale, plus précisément de cercles d'adeptes qui avaient également inspiré les rose-croix classiques. En effet, comme la Société théosophique était, au départ, formée sur le modèle des loges franc-maçonnes, la colonne vertébrale de son travail était constituée de l'héritage de pensée de l'ésotérisme occidental. C'est du moins l'avis du professeur Hanegraaff. Cependant, lorsque, en 1887, Mead s'affilia à la Société théosophique, un glissement vers la sagesse orientale devint clairement perceptible, et plus particulièrement celle de l'hindouisme et du bouddhisme. Certains membres prétendaient que les adeptes occidentaux l'avaient "lâchée", de sorte que H.P.B. en était venue à se trouver sous l'influence des maîtres tibétains Morya et Koot Hoomi. De fait, peu de temps après, en 1878-1879, madame Blavatsky et le colonel Olcott transfèrent le siège central de la société à Adyar, en Inde. Là-bas, il semblerait qu'il se passa des choses plutôt scabreuses qui eurent tôt fait de la compromettre sérieusement au point qu'elle devint l'objet d'une enquête judiciaire dont la commission fut conduite par un certain Hodgson, de la *Psychical Research Society* (*Société de Recherche Psychique*). Il s'en suivit que H.P.B. se retira de la direction de la Société théosophique. Beaucoup plus tard, elle fut acquittée de tout ce dont on l'avait accusée ; cependant, le mal était fait. En outre, des difficultés ne tardèrent pas à surgir avec la section anglaise. Celle-ci se trouvait sous la direction d'Anna Kingsford et Edward Maitland, lesquels étaient coauteurs d'un livre magnifique : *La voie parfaite ou le Christ ésotérique*. Ce livre, pour la première fois à l'époque moderne, décrit le chemin d'initiation chrétien-hermétique, de façon éclatante et, chose étonnante, il fait déjà référence

à la base hermétique et, donc, égyptienne du christianisme. C'est précisément parce que la Société théosophique n'accordait plus à cette voie l'importance voulue que les deux auteurs cités la quittèrent. Pour une raison fort similaire, le poète irlandais W.B. Yeats préféra entrer dans l'Ordre hermétique de l'Aurore dorée (*the Golden Dawn*). Dans cet ordre, il y avait aussi un certain E. Waite qui était actif, une personne qui n'est toujours pas appréciée à sa juste valeur. L'Ordre de la *Golden Dawn* dérailla assez vite, une fois que des personnages du genre d'Aleister Crowley furent chargés de postes de direction.

Sur ces entrefaites, la Société théosophique devint le théâtre d'une âpre lutte pour le pouvoir qui éclata lorsque H.P.B. décéda prématurément, peu après la parution de *La Doctrine secrète*. Contrairement à ce qui était escompté, ce ne fut pas William Q. Judge qui fut nommé président, mais Annie Besant, membre depuis peu. Celle-ci prit en outre l'école ésotérique sous sa tutelle. C'était une réelle concentration de pouvoirs de la part de Besant, surtout lorsque son attention se tourna vers la politique en Inde. Tout indiquait que la Société théosophique était en train de "ranger au placard" son rêve d'école de voie intérieure ; chose qui se concrétisa tout à fait avec l'arrivée de l'évêque Leadbeater qui introduisit un rituelisme et un cérémonialisme aussi étranges que superficiels, sans parler de diverses extravagances comme celle de la fondation en Australie d'une église catholique à l'ancienne. Ensuite, il y eut encore l'affaire de la "découverte" du jeune Krishnamurti comme étant le futur *Maitreya*, ce qui donna lieu à la constitution de l'Ordre de l'Étoile en vue de lui donner une place centrale, en particulier lors des fameux camps de l'Étoile dans la commune d'Ommen aux Pays-Bas. ☸

À suivre

Nous sommes les créateurs

Nous rassemblons
passionnément
le miel du visible
pour en pourvoir
la grande corbeille
de l'Invisible.

NOUS SOMMES LES
ABEILLES DE L'INVISIBLE

C'est ainsi que commence la lettre que Rainer Maria Rilke adresse à son traducteur Hulewicz. Il essaye de lui expliquer ce dont il est question dans les *Élégies de Duino*, une œuvre qu'il mit dix ans à écrire au château de Duino, situé à quelques kilomètres au nord de la ville italienne de Trieste. En 1912, au cours d'une tempête, il y entendit une voix :

*Qui, lorsque je crie, entend d'où je crie ?
Qui, quand je criais, m'entendait, m'entendait depuis
l'ordre des anges ?
Et est-ce moi qui peux donner le juste sens aux élégies ?
Leur portée s'élève infiniment au-dessus de moi.*

Au cours de ses soirées au château de Duino, sur les bords de l'Adriatique, Rilke rédige la première élégie, ensuite la deuxième ainsi que des bribes de la troisième, puis de la dixième. Il écrit la quatrième en 1915 à Munich. Du fait des profondes blessures que lui inflige la guerre qui a éclaté, il ne parvient plus à écrire. Plus tard, en 1922, il se retire dans la tour isolée de Muzot, située dans le Valais suisse, et en fait sa résidence. Là, tandis qu'il est dans l'attente, les élégies suivantes voient le jour. Il met dans leur rédaction une telle exigence que peu après il décède.

Des pages et des pages ont été consacrées à clarifier et à décortiquer les *Élégies de Duino*. D'innombrables philologues essayèrent de sonder la profondeur du sens de ces vers. Ils pensaient qu'il se cachait dans le langage même, cepen-



L'ange des élégies est cet être en qui semble déjà réalisée la transformation du visible en invisible que nous nous efforçons d'accomplir



A vingt kilomètres au nord-ouest de la ville de Trieste, trônant sur un promontoire au bord de l'Adriatique, se trouve le château de Duino datant du XIV^e siècle. Un beau jardin en terrasses offre des vues imprenables et inattendues. Un escalier de deux cents marches conduit jusqu'à la mer.

dant jamais les éclaircissements n'atteignaient l'essence des images pensées du poète. Dans leur forme non plus, les élégies ne se laissent saisir. Rilke a laissé danser les vers au mépris de toutes les règles de versification. Ses vers se frayent un chemin hors de ce corps formaliste et échappent ainsi à toute analyse. En dépit de leur force d'expression poétique et de leur style magnifique, il ne s'agit pas de versets mystérieux qui renvoient à un univers poétique personnel. Dans le courrier qu'il adresse à son traducteur, R.M. Rilke parvient, avec aplomb, à expliquer ses élégies dans un langage limpide et léger.

C'est sa manière d'affûter ses propres œuvres et de les doter d'un sens d'une actualité brûlante. De fait, il interpelle l'homme afin qu'il entame sa mission : recréer les choses, recréer la vie et donc se recréer lui-même.

Les élégies nous rappellent notre tâche, à savoir engager une transformation. Pour Rilke, il s'agit d'un processus intime et sérieux qui engendre une nouvelle conscience comme cela se retrouve dans les traditions anciennes. Mais il nous met en garde vis-à-vis d'une interprétation des notions comme la *mort* et les *anges* dans le sens de la religion catholique.

« La vraie vie dans son ensemble s'étend sur deux domaines. Le sang, issu du plus grand circuit, est propulsé dans les deux circuits : il n'y a pas d'ici ni de là, rien qu'une grande unité. Là, les êtres qui nous dépassent, et que sont les anges, sont chez eux. »

« Nous, êtres humains d'ici et maintenant, ne sommes à aucun moment satisfaits dans le monde temporel, ni ne lui sommes liés. Toujours et de manière répétée, nous allons vers ceux qui nous précèdent, vers notre origine, et vers ceux qui nous suivront.

Ce qui est périssable s'enfonce dans la profondeur de l'être. De ce fait, ce qui a pris forme ne doit pas seulement être utilisé dans les limites du temps, mais pour autant que cela soit en notre pouvoir, nous avons à lui donner de l'espace dans un sens supérieur qui nous dépasse mais auquel cependant nous avons part. Non pas dans le sens chrétien dont je me défais délibérément mais avec une conscience purement terrestre, profondément et salutairement terrestre. Il s'agit d'introduire dans un environnement plus large, dans l'espace le plus vaste possible, ce qui a été observé et ressenti ici. Non pas dans un au-delà qui obscurcit encore l'ombre de la terre, mais dans un ensemble, dans le tout. La nature, les objets qui nous sont familiers et que nous utilisons sont transitoires et périssables. Pourtant, aussi longtemps que nous sommes ici, ils sont notre propriété et nos amis, ils participent à nos besoins et à nos joies, de même qu'ils ont été familiers à nos ancêtres. Il importe donc de ne pas noircir ni amoindrir tout ce qui est d'ici,

mais précisément à cause de ce caractère provisoire – qu'ils ont en commun avec nous –, ces phénomènes et ces objets sont à considérer et à recréer avec une claire compréhension.

À recréer ? Oui, car c'est notre mission d'imprimer cette terre périssable et provisoire dans notre être, avec une profondeur telle que sa nature ressuscite en nous sous une forme invisible. »

Pendant toutes ces années Rilke entretint une amitié avec le sculpteur Rodin qui lui apprit à regarder, à regarder vraiment les choses autour de lui. Ce regard devait naître d'une concentration et du souci de décrypter le mystère, la réalité derrière les choses. En composant des poèmes au sujet des choses, le poète se pénétra de tout ce qui l'entourait.

Il ne rejetait pas le monde, il tâchait de le pénétrer soigneusement, et, au moyen du véritable regard, tentait d'en recevoir une nouvelle *impression*. Si dans ses élégies, il met des anges en scène, dans sa lettre, il recommande de ne pas se méprendre sur cette notion d'*anges*.

« L'ange des élégies est cet être en qui semble déjà réalisée la transformation du visible en invisible que nous nous nous efforçons d'accomplir. L'ange est cet être qui a la garantie de voir dans l'invisible un degré supérieur de réalité. Pour nous c'est surprenant parce que, même si nous recréons dans l'amour, nous nous attachons malgré tout à ce qui est visible. »

Les élégies nous montrent ainsi la tâche de l'incessante transformation des choses visibles et tangibles, qui nous sont chères, en d'invisibles



Rainer Maria Rilke est né à Prague en 1875. Il se fit une renommée de poète grâce à ses recueils *Das Stundenbuch* (*Au fil de la vie*) et *Das Buch der Bilder* (*Le Livre d'images*). En 1907 et 1908, il publia les deux tomes de *Nouveaux Poèmes*. Le monde littéraire en resta interdit, tandis que ces deux recueils lui procuraient une célébrité mondiale. Ces nouveaux poèmes rassemblaient le meilleur des œuvres d'une période des plus fécondes, celle passée à Paris au cours de laquelle le sculpteur Auguste Rodin avait exercé sur lui une profonde impression. Pendant un certain temps, le poète occupa la fonction de secrétaire particulier du sculpteur : « Rodin m'a appris à regarder » reconnaît-il. Cela revenait à se concentrer intensément pour arriver à voir le mystère « derrière l'apparente réalité ». Il creusait un sujet – ce pouvait être un objet, un animal, un mythe ou une figure allégorique – jusqu'à ce que ce sujet se mette à vivre plus intensément pour lui au point de lui parler dans un langage réellement nouveau. Les *Nouveaux Poèmes* de Rilke paraissent compliqués en raison de leur style très dense. Cependant ils ne sont jamais hermétiques comme le seront les œuvres majeures de sa dernière période. Ses œuvres plus matures comme les *Élégies de Duino* (1912-1923) et les *Sonnets à Orphée* (1924), réellement splendides, illustrent sa vision suprasensible de l'indicible, que Rilke parvint à traduire en un langage musical hermétique. Atteint de leucémie, R.M. Rilke décède en 1926 au sanatorium Valmont à Glion, en Suisse.

Sources : http://fr.wikipedia.org/wiki/Rainer_Maria_Rilke
<http://www.kunstbus.nl/literair/rainer+maria+rilke.html>

vibrations et sensibilités de notre nature, laquelle augmente le taux vibratoire des sphères de notre univers.

Sommes-nous à la hauteur pour comprendre et pénétrer ces vers dans leur sens véritable ? Pour regarder vraiment tout ce qui nous entoure et le recréer ? Pour embrasser les choses et les interioriser ? Pour entendre et sentir le pouls qui bat dans les deux domaines, et ensuite les réunir ?

Regardons à nouveau

Que tout ce qui est dehors

redevienne dedans

Écoutons résonner

le cœur qui bat.

Comment comprendre ce que Rilke veut dire par « regarder vraiment » ? Comment regarder peut-il nous conduire à une vie spirituelle ?

Il va de soi que Rilke ne parle pas de la simple observation sensorielle ; il envisage l'observation en tant que processus. Aussi longtemps que nous regardons en observateur, nous nous situons dans une dualité. Par contre, si nous sommes dans l'Être, sans observer, nous pouvons nous trouver dans l'unicité, c'est-à-dire que tout ce qui est aux alentours fait partie de nous. Mais aussi longtemps que nous maintenons l'état de dualité, nous ne pouvons nous élever dans l'unité.

Dans le monde matériel, l'être humain seul est en mesure de relier les deux mondes – divin et matériel –, à condition de transformer sa conscience, son regard. Il peut ainsi se rendre compte de l'interdépendance universelle.

Si nous arrivons à réaliser l'impression intérieure et à relier les deux pôles, nous sommes en état de devenir un homme-esprit. Nous sommes alors de véritables créateurs. ✪

La parole de l'ange

*Tu n'es pas davantage que nous
proche de Dieu, de Lui et de Sa Gloire,
mais vois, tes mains me disent
que tu es bénie.*

*Comme celles de nulle autre femme,
elles sont si fines, si pieuses.
Je suis le jour, je suis la rosée,
mais toi, tu es l'arbre.*

*J'ai accompli un dur voyage
au point de presque en oublier
ce que t'annonce, par Son messenger,
Celui qui trône haut dans la lumière
des mille et un soleils,
- l'espace rend si indolent.
Je suis ce qui commence,
Mais toi, tu es l'arbre.*

*Mon vaste coup d'aile bruissait alentour
en descendant, tel un bruit de tempête.
Mon ample robe ondoie et submerge
l'espace étroit de ta maison.
Pourtant tu n'es qu'une enfant pensive,
esseulée dans ses rêves :
je suis le vent matinal dans la forêt,
mais toi, tu es l'arbre.*

*Les anges se font rares, disséminés,
ils se sentent oppressés.*

*L'aspiration qui toujours attend
est vague et indéfinie.*

*Peut-être que bientôt se produira
ce qui croîtra dans tes rêves.*

Je te salue ! Voici ce que décèle mon âme :

Tu es parée, épanouie.

*Tu es une porte, large, élevée
qui bientôt se tiendra ouverte.*

Je le sens : mon chant résonne et t'emplit.

*Je le sais : l'écho de ma parole
s'est fondu en toi.*

Je suis venu. J'unis

le prodige à ton rêve.

Dieu posa son regard sur moi :

Son regard qui aveugle...

Mais toi, tu es l'arbre.

Rainer Maria Rilke, Die Worte des Engels.

Dans: Das Buch der Bilder, Berlin 1902

N'est-il pas remarquable que la réalité puisse être la meilleure source de métaphores spirituelles. Un navire qui hisse ses voiles et met le cap en direction du vent choisit un parcours très volontaire. Alors que seule la position du soleil peut déterminer la direction, et que seule la splendeur d'une étincelante voie lactée permet de la garder, le navire, en apparence longtemps perdu dans l'immensité des mers, trouve néanmoins sa voie et son port.

De façon similaire, l'argha des mystères en forme de barque, suit son cours à travers la mer académique afin d'atteindre un port dont la finalité est spirituelle. Cette arche est la force féminine de procréation dont la lune est un symbole. Le soleil spirituel est la force qui détermine la course ou le sens donné ; à bord se tiennent tous les porteurs de la flamme de l'Homme céleste, ils maintiennent le navire sur le tracé d'origine.